Naissance d'une vocation: aux sources de la carrière byzantine de Thomas Whittemore

Rémi Labrusse and Nadia Podzemskaia

Introduction: portrait de Thomas Whittemore en byzantiniste voyageur

Thomas Whittemore (1871–1950) est toujours demeuré une personnalité étrange: admiré pour l'inlassable activité qu'il a déployée, à partir de 1930, en faveur des études byzantines, il n'en a pas moins suscité les réserves de la plupart des byzantinistes qui l'ont côtoyé pour le caractère approximatif de son activité scientifique. Avant tout homme d'action, il s'est pourtant passionnément engagé dans un domaine austère, la byzantinologie, où était de mise une rigoureuse érudition. Et, dans son activité, s'il a toujours su mettre en valeur avec brio les résultats qu'il obtenait, il a cultivé un goût certain du secret sur les moyens pour y parvenir. De même pour son personnage: il s'est protégé, en quelque sorte, derrière une brillante façade d'homme du monde et s'est très peu exprimé, en définitive, sur lui-même, sur ses motivations et sur les éléments fondateurs de son action. Aujourd'hui, comment aborder sa vie? Peut-on lever un coin du voile et trouver des clés pour interpréter le rôle qu'il a joué, entre les États-Unis, l'Europe et l'Orient, en faveur du développement des études byzantines? Faut-il, pour y parvenir, le considérer avant tout dans son rôle de byzantiniste officiel, fondateur du Byzantine Institute of America dont Dumbarton Oaks est actuellement l'héritier, et, surtout, responsable de la remise au jour et de la restauration des mosaïques de Hagia Sophia à Istanbul? Ou faut-il au contraire s'attacher à son personnage de voyageur et d'infatigable mondain, mêlé à la fois à l'art et à la politique?

Du premier aspect, il suffit de rappeler les éléments essentiels, bien connus de tous

La rédaction de cet article a nécessité la consultation de plusieurs fonds d'archives, dont les principaux sont indiqués, en notes, de la manière suivante: AM: Archives Matisse, Paris. AD: Archives Duthuit, Paris. BAR/CERYE: Bakhmetieff Archives, Committee for the Education of Russian Youth in Exile, Rare Book and Manuscript Library, Columbia University, New York. BB: Bibliothèque byzantine (fonds Thomas Whittemore, Institut byzantin), Paris. DO: Dumbarton Oaks, Washington, D.C. FK: Fonds privé Kondakov, Musée littéraire, Prague. ISGM: Isabella Stewart Gardner Museum, Boston. Nous remercions, pour leur aide et leurs conseils, Mme Ekaterina Basargina, le Pr. Gilbert Dagron, Mlle Anna-Claude Delay, M. Claude Duthuit, Mrs. Vivian Endicott Barnett, le Pr. André Guillou, Mme Kopecka, Mme le Pr. Angeliki Laïou, le Pr. William L. MacDonald, le Pr. Cyril Mango, Mme Catherine Piganiol, Mrs. Ellen Scaruffi, Mrs. Susan Sinclair, le Pr. Jean-Pierre Sodini, le Pr. Jean-Michel Spieser, Mme Natalia Teteriatnikov, le Pr. Vladimir Vavrinek, et Mme Zahradnikova.

les byzantinistes:[1] Whittemore a su persuader Mustafa Kemal d'autoriser la transformation d'Ayasofya Camii en musée, par décret présidentiel de mars 1934, après quatre cent quatre-vingt un ans de consécration au culte musulman, et d'y rendre à nouveau visibles les mosaïques restaurées par les soins du Byzantine Institute. En tant que directeur de cet institut, il a apposé sa signature sur la couverture de ces jalons importants des études byzantines que sont les quatre volumes de rapports de campagne consacrés à la restauration de la Grande Église.[2] À partir de 1934, il a participé à tous les congrès internationaux d'études byzantines. Et c'est encore lui qui, en 1948, peu avant de mourir, a permis à Paul Underwood de lancer les premiers travaux à l'église du Christ de la Chora, alias Kariye Camii, destinée aussi à être transformée en musée; lui, enfin, qui est à l'origine de la constitution des fonds documentaires et bibliographiques de la Bibliothèque byzantine, à Paris, et de Dumbarton Oaks, à Washington.

À propos du second aspect, il n'est pas inutile de mentionner brièvement quelques témoignages, tant a été remarquable la passion de Whittemore à fréquenter, dans le cadre de ses goûts personnels, tout ce que le monde international comptait de brillant. À Boston, dès le début du siècle, il se lie avec Isabella Stewart Gardner et Charles Eliot Norton. À Berlin, en 1908, il rend hommage à Henri Matisse et le rencontre peu après à Paris.[3] À Oxford, où il ne fait que passer, on le trouve aux côtés de Paul Morand, qui lui dédie son premier roman, écrit en 1910.[4] À Paris encore, il est l'ami de Gertrude Stein, qui le met en scène dans une pièce écrite en 1913, *IIIIIIIIII*.[5] À Vienne, en 1913, il fréquente Josef Strzygowski, qui le conduit dans l'atelier de Gustav Klimt.[6] À Moscou, en 1918, il est introduit auprès du patriarche de l'église russe, Tikhon[7] (Fig. 1). À Sofia, en 1924, il s'entretient de la philosophie de Henri Bergson avec le roi de Bulgarie.[8] En

[1] Voir notamment N. B. Teteriatnikov, *Mosaics of Hagia Sophia, Istanbul: The Fossati Restoration and the Work of the Byzantine Institute* (Washington, D.C., 1998), 26 sq.; G. Constable, "Dumbarton Oaks and Byzantine Field Work," *DOP* 37 (1983), 171–76; W. L. MacDonald, "Whittemore, Thomas," *Dictionary of American Biography,* suppl. 4 (1946–50) (New York, 1974), 890–91.

[2] *The Mosaics of St. Sophia at Istanbul: Preliminary Report on the First Year's Work, 1931–1932. The Mosaics of the Narthex* (Paris, 1933); *Second Preliminary Report: Work Done in 1933 and 1934. The Mosaics of the Southern Vestibule* (Paris, 1936); *Third Preliminary Report: Work Done in 1935–1938. The Imperial Portraits of the South Gallery* (Boston, 1942); *Fourth Preliminary Report: Work Done in 1934–1938. The Deesis Panel of the South Gallery* (Boston, 1952).

[3] Sur ces deux points, voir ci-après.

[4] Paul Morand, *Les Extravagants: scènes de la vie de bohème cosmopolite,* présentation et notes de Vincent Giroud (Paris, 1986). Ce texte de jeunesse était demeuré inédit; il est dédié "à Thomas Whittemore," et porte cette citation de Gilles de Caen (XIIe s.) en exergue: "On les nomme à juste titre extravagants ceux-là qui vagabondent hors des chemins frayés et des coutumes établies" (p. 17).

[5] Il y apparaît sous les initiales "T——S WH——." Voir James R. Mellow, *Charmed Circle: Gertrude Stein & Company* (New York–Washington, D.C., 1974), 186. Voir également *L'Autobiographie d'Alice B. Toklas* (Paris, 1934), 158.

[6] "I have been all day with Strzygowski and tomorrow we go together to visit Klimt," Whittemore à Isabella Stewart Gardner, de Vienne, le 17 octobre 1913, ISGM.

[7] En 1912, l'évêque de Londres lui remet une lettre de recommandation pour le métropolite de Moscou (BB).

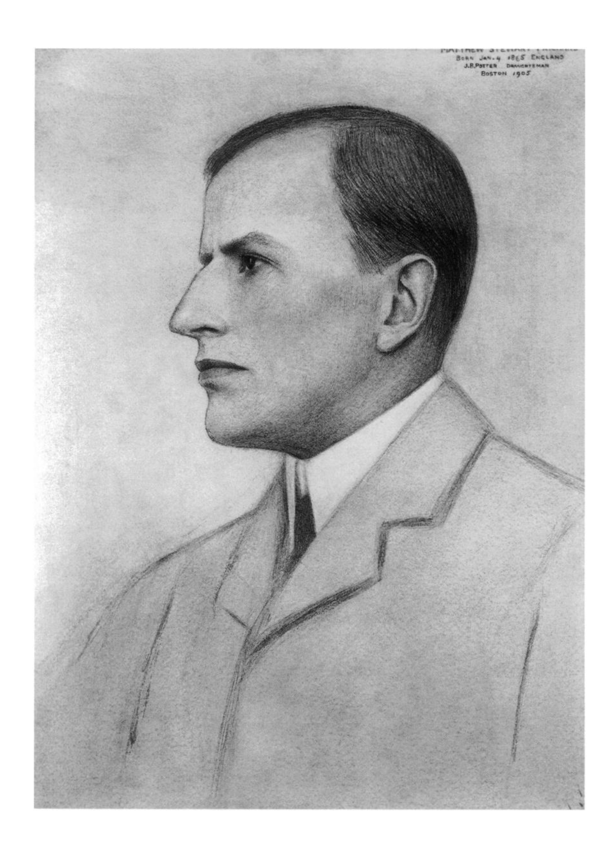
[8] "[Whittemore] told me that his friend, the Emperor of Bulgaria, continually reads Bergson; that one of his books lies always at his side; that he finds in his thought constant aid. Anyhow we find Bergson in Bulgaria." Matthew Prichard à Isabella Stewart Gardner, le 5 juillet 1924 (ISGM). Le 21 juin 1924, à 16 h. 30, Thomas Whittemore a été reçu par le roi de Bulgarie en audience. Lettre de la même date d'un conseiller aulique, DO.



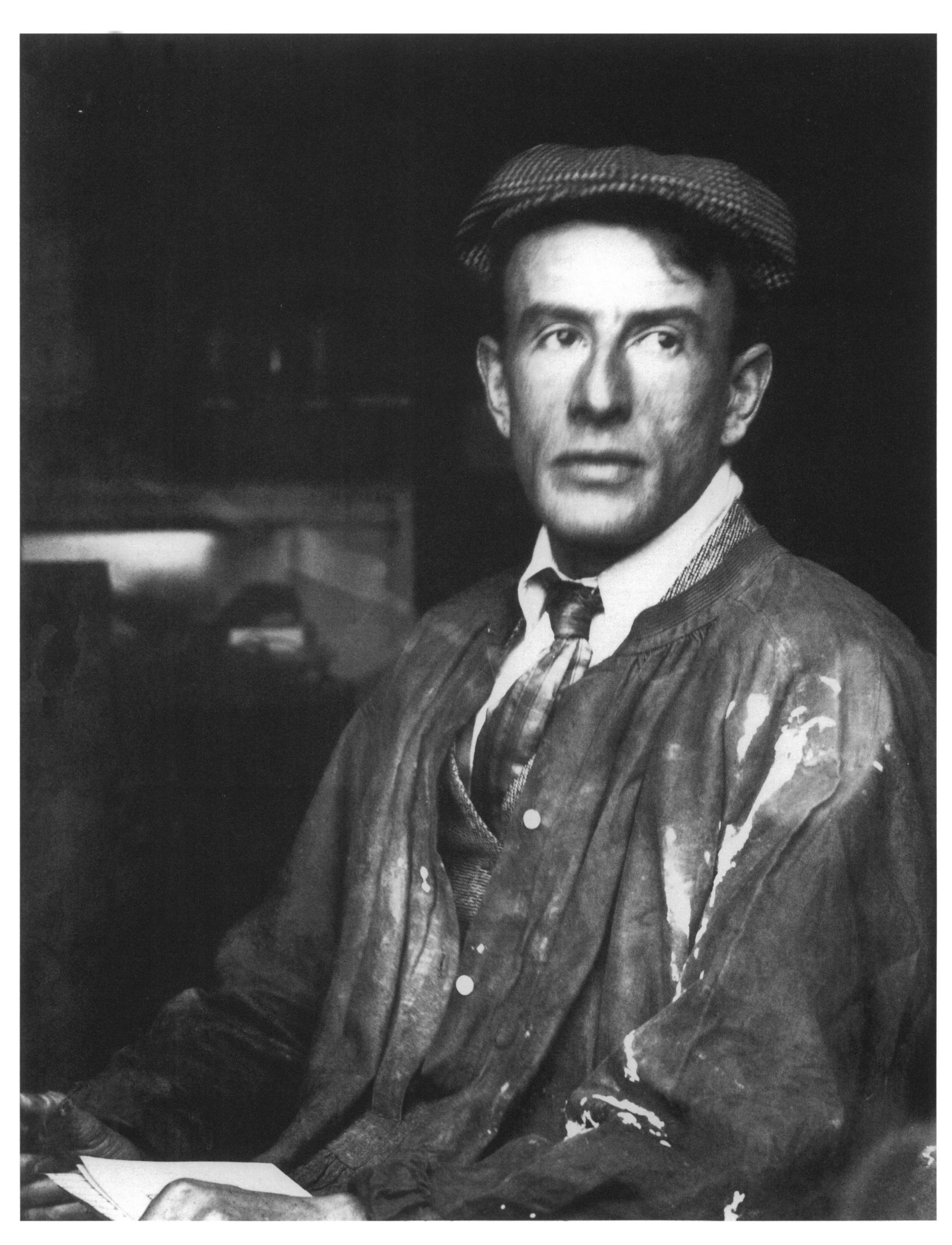
1 Le patriarche de Moscou Tikhon, Moscou, photographie dédicacée à Thomas Whittemore, 1918 (photo: Bibliothèque byzantine, Paris)



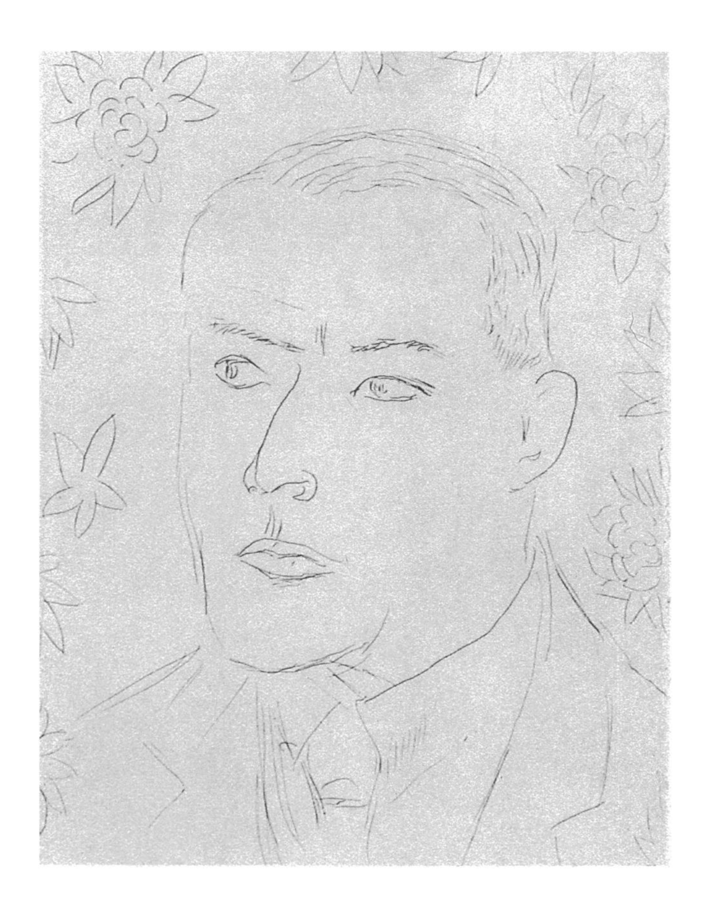
2 Isabella Stewart Gardner (en haut à droite) et Okakura Kakuzō (en bas au milieu) avec trois autres personnes, Gloucester, Massachusetts, 1910 (photo: Isabella Stewart Gardner Museum, Boston)



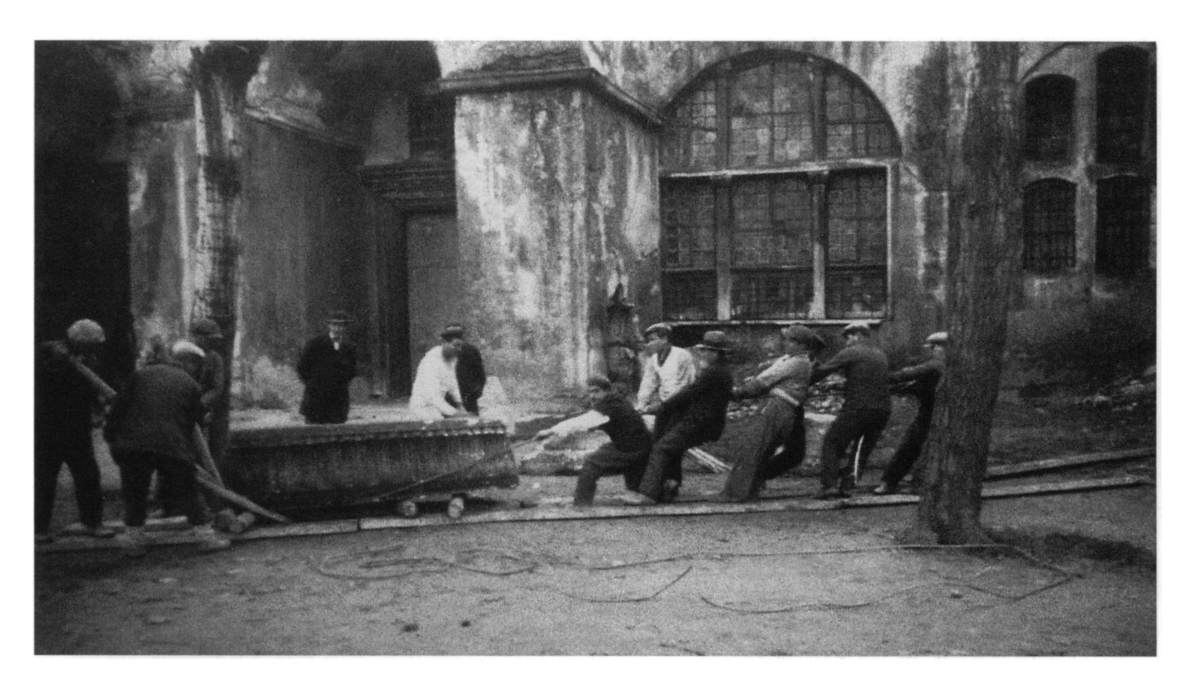
3 John Briggs Potter, *Matthew Stewart Prichard*, Boston, 1905, plume et aquarelle sur papier, 45 × 31,3 cm (photo: Isabella Stewart Gardner Museum, Boston)



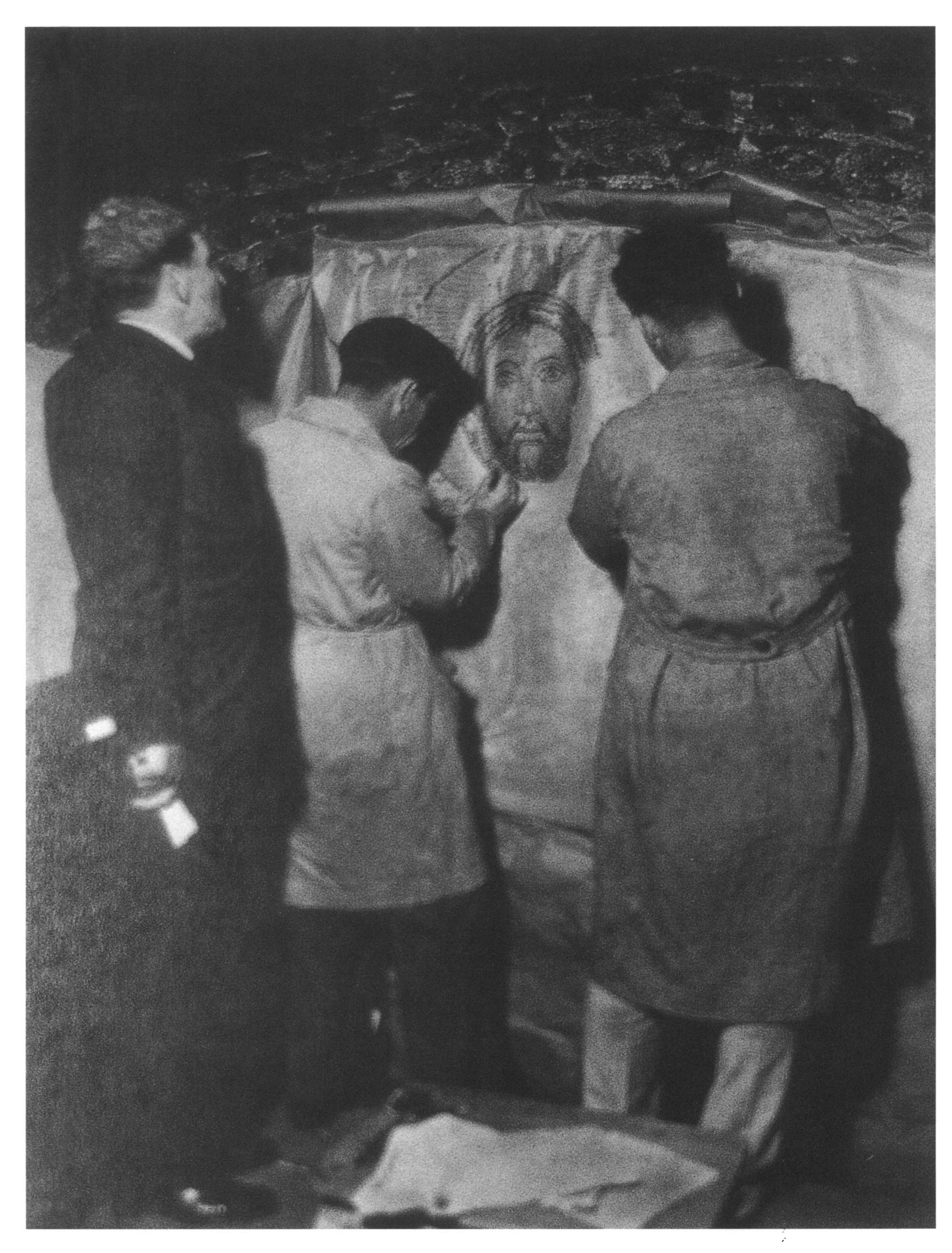
4 Matthew Stewart Prichard en blouse d'artiste, Lewes House, Sussex, vers 1895
(photo: Isabella Stewart Gardner Museum, Boston)



5 Henri Matisse, *Matthew Stewart Prichard*, Issy-les-Moulineaux, avril-mai 1914, eau-forte sur vélin, 20 × 15 cm, épreuve numérotée et signée, avec une dédicace autographe "à Mr. Pritchard [*sic*] en témoignage de ma profonde sympathie. Henri Matisse" (collection particulière)



6 Thomas Whittemore assistant au déplacement d'un fragment architectural à Hagia Sophia, Istanbul, 1934 (photo: Bibliothèque byzantine, Paris)



7 Thomas Whittemore sur les échafaudages, avec deux restaurateurs, devant la mosaïque du tympan de la porte royale du narthex de Hagia Sophia, Istanbul, 1935

It is, indeed, possible that, as occurred at Nicaea, the excised representation was that of a simple cross, and that previously no other subject had appeared in the Narthex.

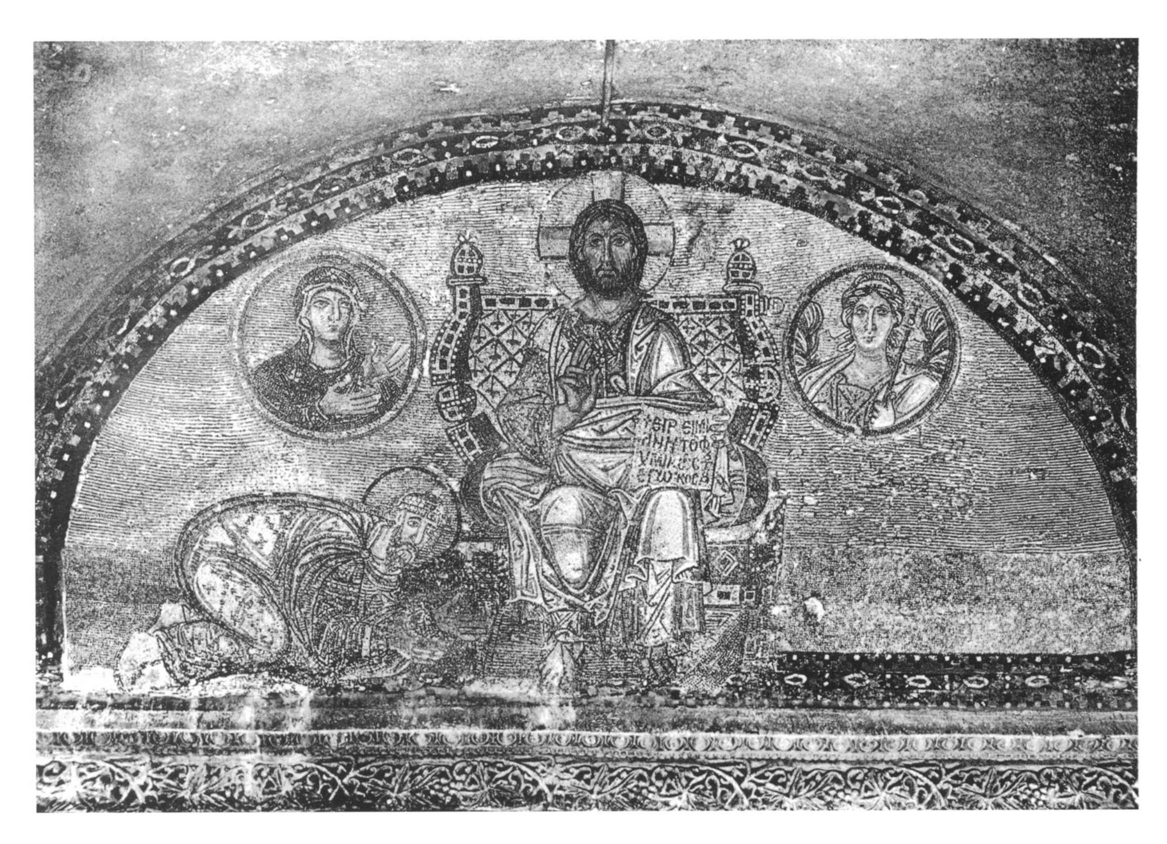
also in the lower right hand side of Pl. VII, where Fossati's screen of pigment is still visible stretching from the feet of the throne to the right-hand border of the vaulting of the lunette.

CENTRAL LUNETTE

Examination of the central lunette E (Pl. VII) showed that its mosaics are of a later epoch than those of the rest of the Narthex. It was clear that an earlier mosaic had been cut out and another inserted subsequently. No trace was left of the inner border of red enamelled mosaics, which remains in each of the cross-bearing lunettes; and the mosaic decoration which had covered the architectural framing of the lunette was invaded, both its base line and its apex being cut into by the new design. This trespass is visible in Pl. V, which shows also how the Fossati sought to restore the original frontier of the lunette by carrying a line of paint across the lower part of the encroaching composition; Besides, technical indications determine that the mosaic here is ~~of~~ work of posterior date.

The mortar maintaining the tesserae is both thinner and generally stronger than any used in the other lunettes. The cubes used for the field

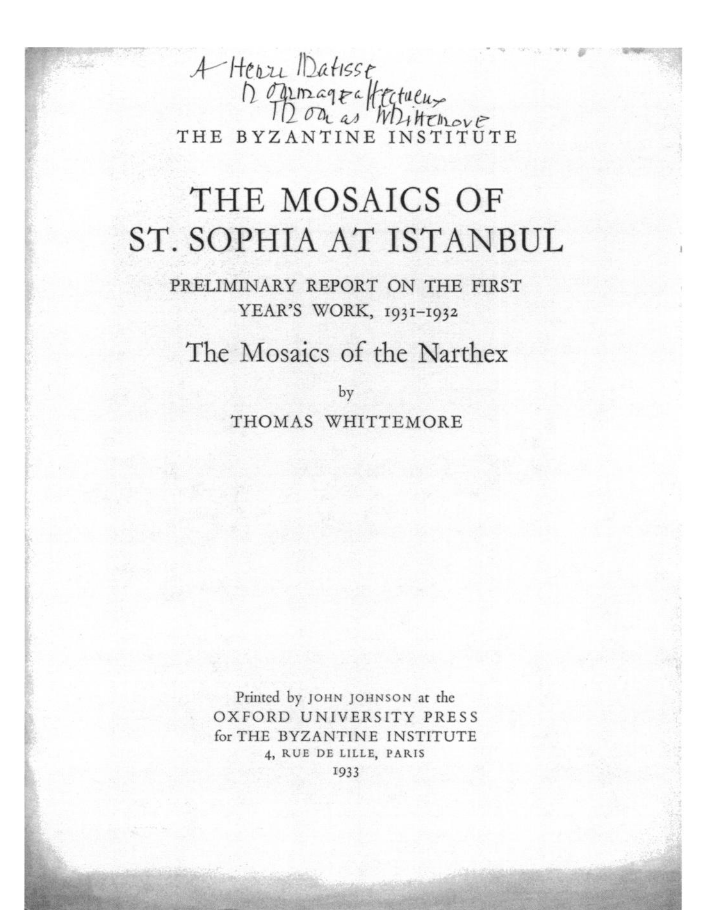
8 Matthew Stewart Prichard, première page d'un cahier manuscrit avec une partie du texte de *The Mosaics of St. Sophia at Istanbul: Preliminary Report*, 1933 (Dumbarton Oaks)



9 Tympan de la porte royale du narthex de Hagia Sophia, tiré de Thomas Whittemore, *The Mosaics of St. Sophia at Istanbul: Preliminary Report*, 1933 (photo: Archives Henri Matisse, Paris)



10 Croix de la voûte du narthex de Hagia Sophia, tiré de Thomas Whittemore, *The Mosaics of St. Sophia at Istanbul: Preliminary Report*, 1933 (photo: Archives Henri Matisse, Paris)



THE BYZANTINE INSTITUTE

THE MOSAICS OF
ST. SOPHIA AT ISTANBUL

PRELIMINARY REPORT ON THE FIRST
YEAR'S WORK, 1931–1932

The Mosaics of the Narthex

by

THOMAS WHITTEMORE

Printed by JOHN JOHNSON at the
OXFORD UNIVERSITY PRESS
for THE BYZANTINE INSTITUTE
4, RUE DE LILLE, PARIS
1933

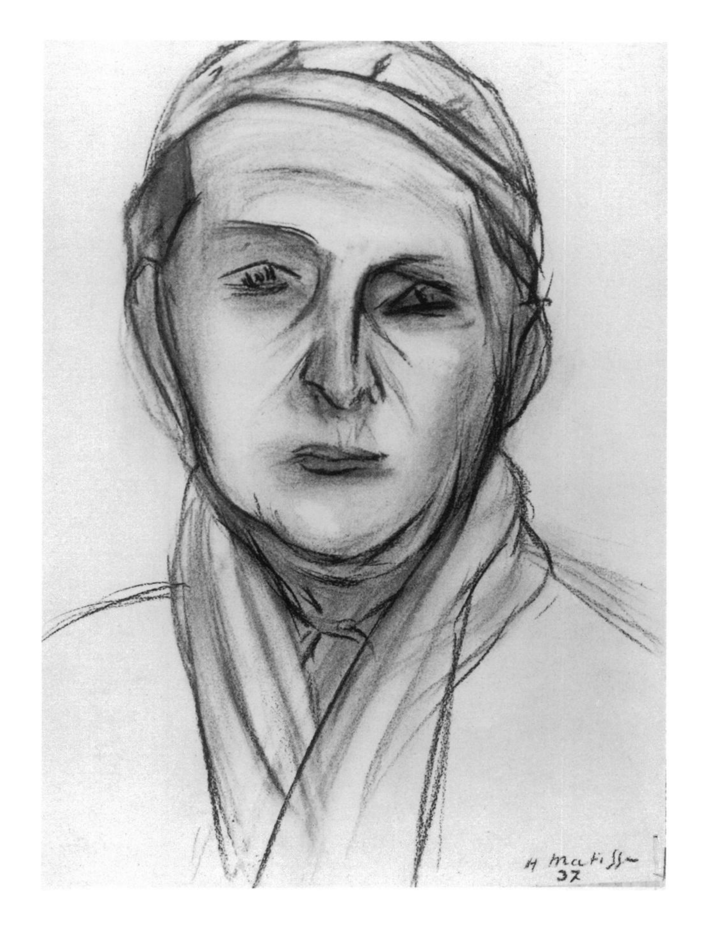
11 Thomas Whittemore, page de garde de *The Mosaics of St. Sophia at Istanbul: Preliminary Report*, 1933, avec une dédicace autographe: "À Henri Matisse, Hommages respectueux, Thomas Whittemore" (photo: Archives Henri Matisse, Paris)



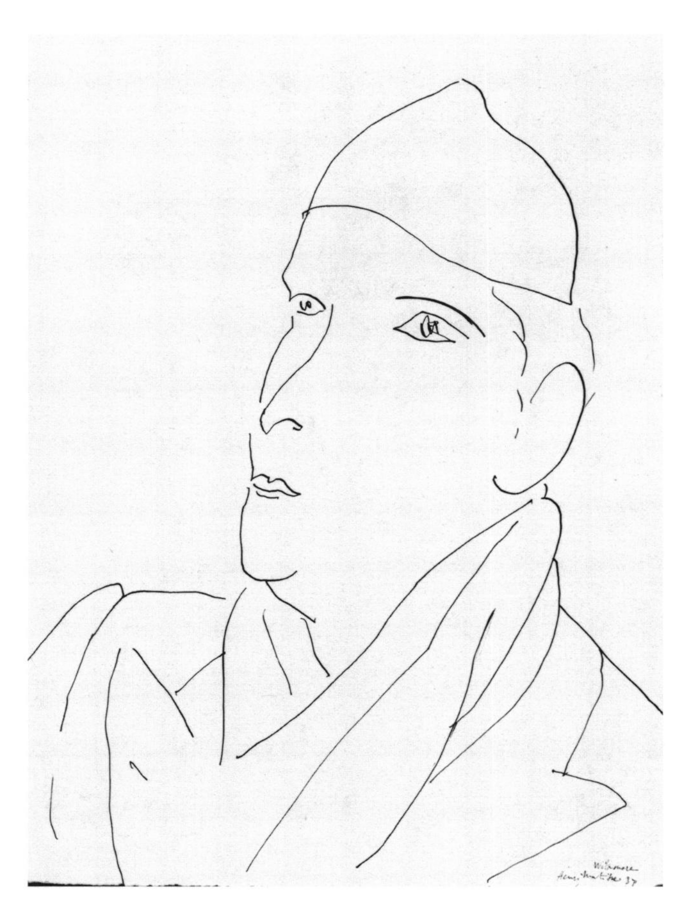
12 Henri Matisse, *La Terrasse à Saint-Tropez*, 1904, huile sur toile, 72 × 58 cm (photo: Isabella Stewart Gardner Museum, Boston)



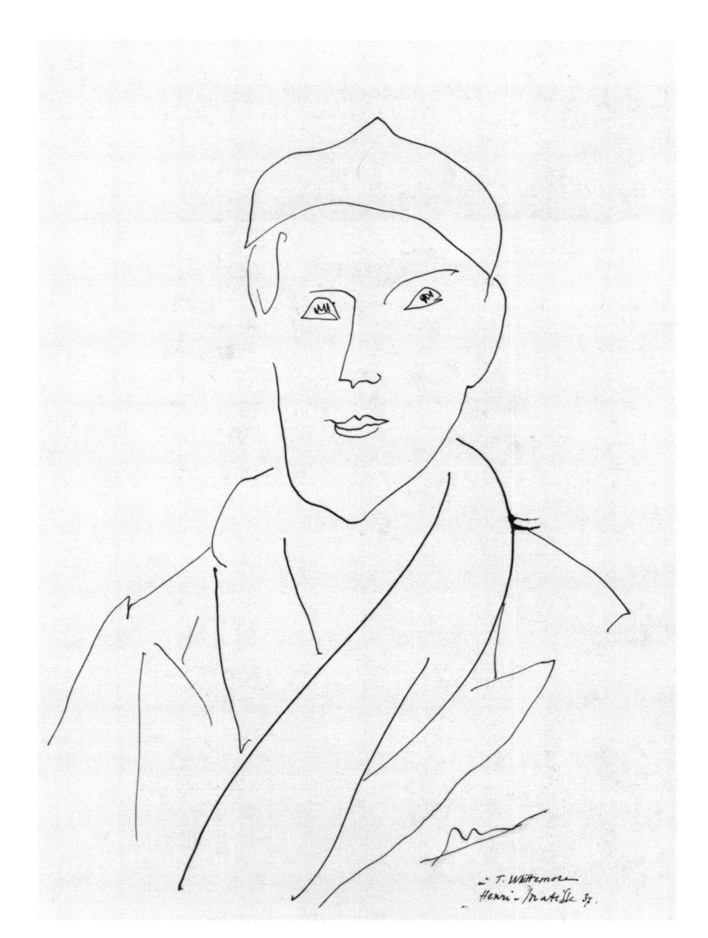
13 Henri Matisse, *Thomas Whittemore,* Paris, janvier 1937, fusain sur papier, 51,2 × 39 cm (collection particulière)



14 Henri Matisse, *Thomas Whittemore,* Paris, janvier 1937, fusain sur papier, 50 × 38,5 cm (collection particulière)



15 Henri Matisse, *Thomas Whittemore,* Paris, janvier 1937, plume et encre noire sur papier, 38 × 28,5 cm (photo: musée Matisse, Nice)



16 Henri Matisse, *Thomas Whittemore,* Paris, janvier 1937, plume et encre noire sur papier, 38 × 28,4 cm (photo: Fogg Art Museum, Harvard University Art Museums, Cambridge, Mass., bequest of Thomas Whittemore)



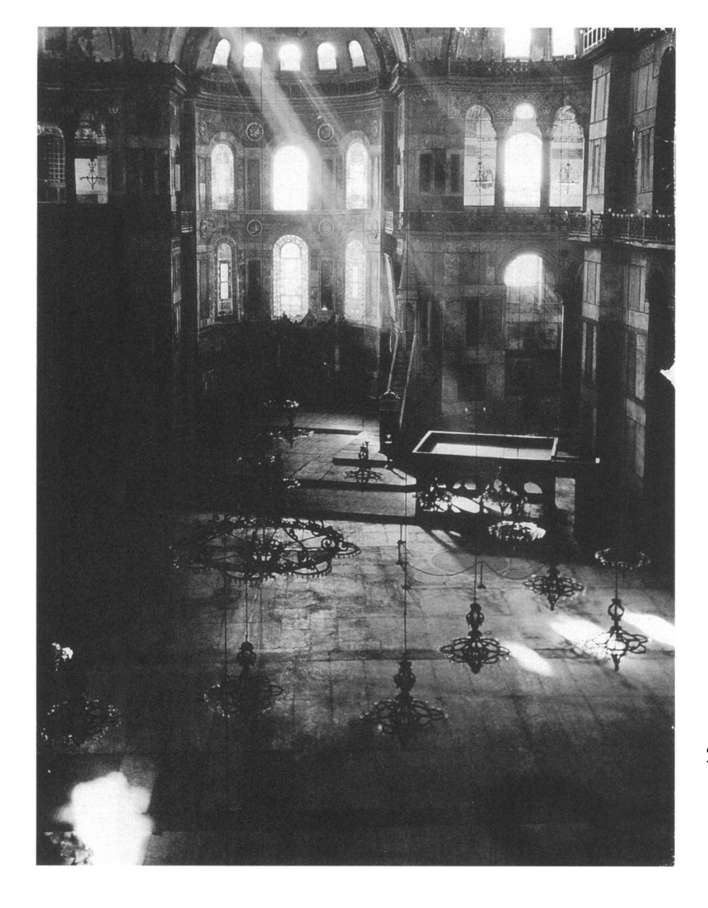
17 Thomas Whittemore et trois autres personnes avec un moine du monastère russe Saint-André, Mont Athos, vers 1925 (photo: Bibliothèque byzantine, Paris)



18 Thomas Whittemore entouré de moines, Mont Athos, vers 1925 (photo: Bibliothèque byzantine, Paris)



19 Thomas Whittemore lors d'une procession de reliques, Patmos, mardi de Pâques 1938 (photo: Bibliothèque byzantine, Paris)



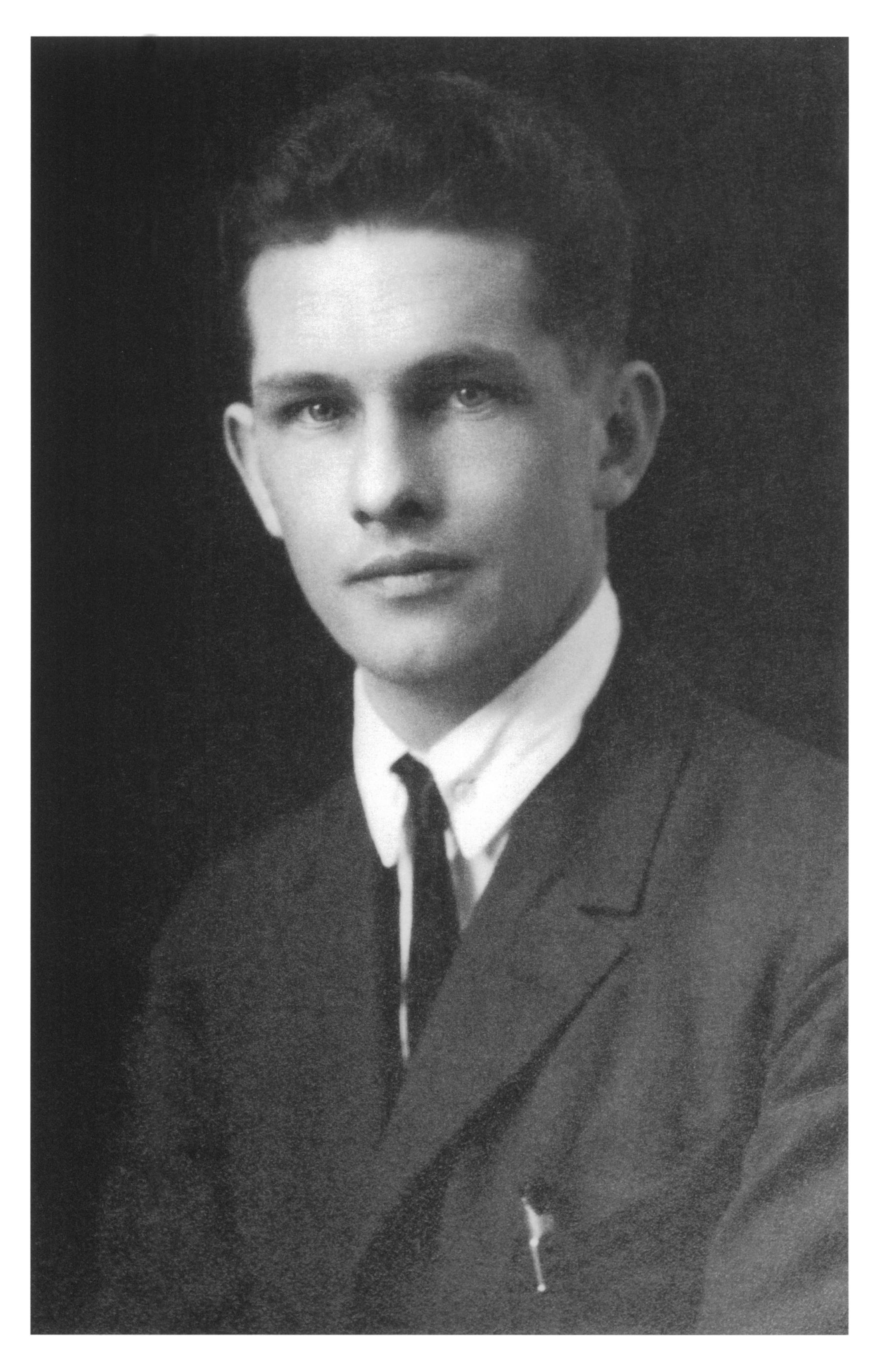
20 Étude d'effets de lumière à Hagia Sophia, Istanbul, 1944, photographie prise sur les instructions de Thomas Whittemore (photo: Archives Henri Matisse, Paris)



21 Thomas Whittemore (à droite) sur un chantier des fouilles de l'église de Belovo, Bulgarie, été 1924 (photo: Bibliothèque byzantine, Paris)



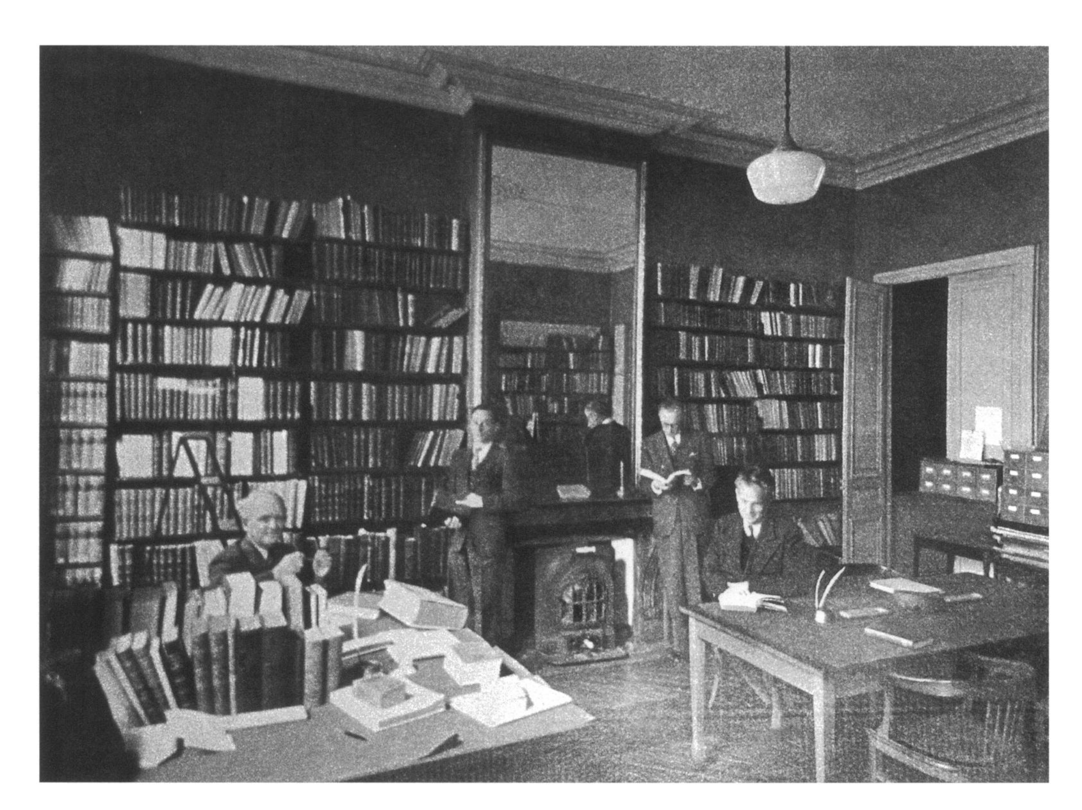
22 Boris et Dmitrij Ermolov, Sofia, Bulgarie, janvier 1923, dédicacé "to our dear friend Prof. Th. Whittemore from his very thankful and affectionate Boris and Dmitri Ermoloff" (photo: Columbia University, Rare Book and Manuscript Library, New York)



23 Vladimir Rayevsky, vers 1920 (photo: Columbia University, Rare Book and Manuscript Library, New York)



24 Thomas Whittemore, Boris Ermolov, Vladimir Rayevsky, et Nicolas de Witte, Paris, église russe Saint-Serge, janvier 1945 (photo: Bibliothèque byzantine, Paris)



25 Henri Grégoire, André Frolov, Boris Ermolov (secrétaire général) et Vladimir Rayevsky dans la salle du Byzantine Institute à l'École des langues orientales, Paris, vers 1948 (repris de: *Cent-cinquantenaire de l'École des langues orientales. Histoire, organisation et enseignements de l'École nationale des langues orientales vivantes*, Paris, 1948, 411, pl. 3)



26 Le général Denikine et ses troupes, Essentouki, vers 1920, collection Thomas Whittemore (photo: Bibliothèque byzantine, Paris)

+

To Thomas Whittemore from the author.

Съ безнадежнымъ унынiемъ привыкли мы думать: есть Западъ нашего Запада. Но, волею Божiею повернутая къ Востоку, снова видитъ двуликая наша Родина ту же Сосѣдку, теперь — восточнѣе себя. Не есть ли это Востокъ нашего Востока — съ робкою надеждою спрашиваю о душѣ Америки? Да будетъ — и мiру откроется новый Свѣтъ. Радъ лестной для меня встрѣчѣ, давшей возможность задать этотъ вопросъ сыну Америки.

1918. V. 9 (22)
Москва.

Священникъ Павелъ Флоренскiй.

День Святителя
Николая Чудотворца.

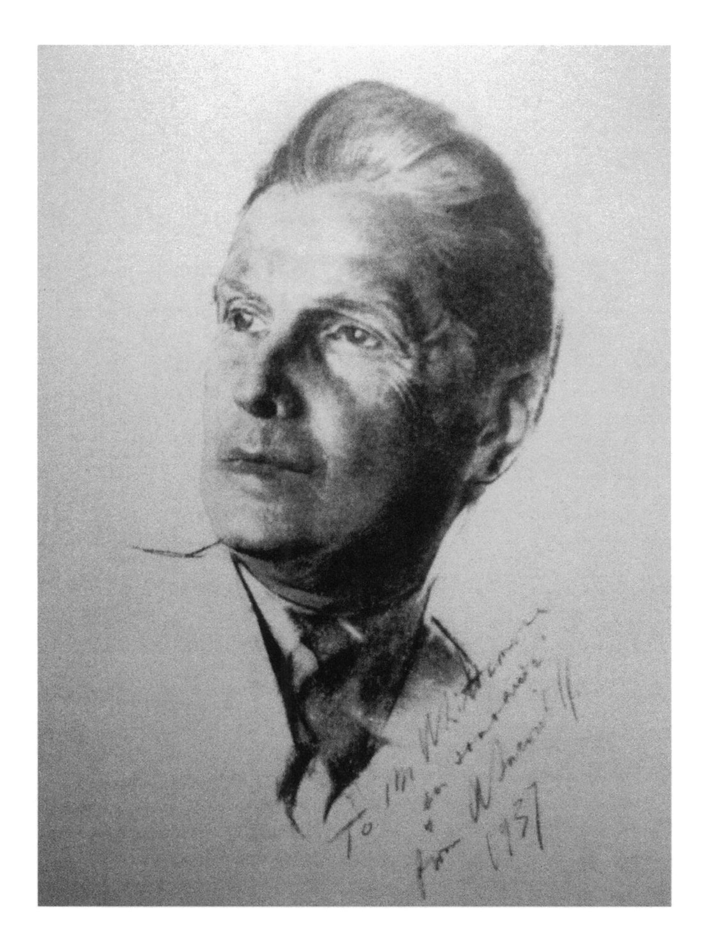
СТОЛПЪ И УТВЕРЖДЕНІЕ ИСТИНЫ.

FINIS AMORIS, UT DUO UNUM FIANT.
ПРЕДѢЛЪ ЛЮБВИ—ДА ДВОЕ ЕДИНО БУДУТЪ.

27 Père Pavel Florenskij, dédicace à Thomas Whittemore sur la page de garde de *Colonne et fondement de la vérité* (Moscou, 1914) (photo: Bibliothèque byzantine, Paris)



28 Thomas Whittemore et Nadine Somov entourés des boursiers du Committe for the Education of Russian Youth in Exile, Paris [?], dîner de Noël 1926 (photo: Columbia University, Rare Book and Manuscript Library, New York)



29 Alexandre Iakovlev (1887–1938), *Thomas Whittemore,* dessin dédicacé à Thomas Whittemore, 1937, crayon sur papier, localisation inconnue (repris de: Alexis Gritchenko, *My Encounters with French Artists: Memoirs of an Artist,* New York, Alexis Gritchenko Foundation, 1968)

Éthiopie, le 2 novembre 1930, il assiste, en compagnie d'Evelyn Waugh, au couronnement de l'empereur et est reçu par lui, pour lui présenter ses recherches sur le christianisme.[9] En Roumanie, en 1935, la princesse Bibesco lui offre l'hospitalité et tire de ses conversations avec lui un roman néo-byzantin extravagant.[10] À Londres, en 1946, il flatte les inclinations artistiques d'une princesse irakienne en lui faisant remarquer que sa peinture "approuve Matisse."[11] À New York, en 1944, il ravive l'intérêt de Fernand Léger pour l'art byzantin.[12] À Istanbul, en 1948, il fait de même avec Le Corbusier, auquel il entrouvre la porte de Hagia Sophia pour lui révéler l'état d'avancement de ses travaux.[13] Et lorsqu'il meurt, le 8 juin 1950, c'est dans les couloirs du Département d'État, à Washington, alors qu'il allait rendre visite à John Foster Dulles.[14]

Comment ces deux versants ont-ils pu, de fait, s'allier au cours de la longue carrière de Whittemore? Comment cette personnalité à l'évidence multiple a-t-elle été conduite à consacrer tant d'efforts à un domaine traditionnellement réservé à l'érudition la plus discrète? Nous proposons, pour tenter d'y répondre, d'emprunter deux voies qui, cha-

[9]Du 16 octobre au 29 novembre 1930, Whittemore se rend de Londres à Djibouti et à Addis-Abbeba pour le couronnement de l'empereur d'Ethiopie, Haïlé Sélassié, qui a lieu le 2 novembre. Il est muni d'une lettre d'introduction (signature illisible, à en-tête du musée d'histoire naturelle de Chicago): "Oserai-je m'adresser à votre Majesté dans le but de présenter mon ami Mr. Thomas Whittemore, savant américain distingué, s'occupant d'études sur l'archéologie et l'ancienne époque de l'histoire chrétienne. Peut-être vous plaira-t-il de le recevoir et d'être entretenu par lui sur la nature et l'importance de ses recherches" (BB). Voir également *Remote People,* le texte où Evelyn Waugh, en 1931, raconte sa participation à ces mêmes événements et évoque longuement sa rencontre avec le "professeur W." (paru en français sous le titre *Hiver africain* [Paris, 1992], notamment 67–111).

[10]Voir la lettre de la princesse Marthe Bibesco à Whittemore, le 2 octobre 1935: "Be well assured that I will write nothing, or better publish nothing—as I have written much about you in my 'memento'—until you tell me to do so. I hope above all hopes that you will be able to fulfill your promise and come to stay with me at Mogosoëa end of October or beginning of November (even better). All is ready for you to visit the painted convents of Bucovina, with every possibility of serious investigations" (BB). Son roman *Theodora, le cadeau de l'Orient,* finalement publié en 1953 à Paris, est dédié au "professeur Thomas Whittemore." L'avant-propos du livre est constitué d'une conversation fictive avec ce dernier et se conclut ainsi: "C'est ainsi que l'inspiration m'est venue de composer ce récit sur place, pendant mes séjours à Constantinople, à la suite de mes conversations avec le professeur Whittemore que j'allais voir régulièrement, chaque année, au cours des travaux révélateurs qu'il poursuivait à Sainte-Sophie" (p. XIV).

[11]La lettre que celle-ci lui adresse en retour ne manque pas de piquant: "Cher Professeur, . . . J'avais tellement aimé cette phrase à propos de ma peinture: 'Elle approuve Matisse.' . . . Personne n'aurait dit excepté vous—une imminence artistique [*sic*]—la seule chose qui aurait été dite dans ce cas. Merci de l'avoir compris car j'ai justement aimé chez lui ce qu'il est venu prendre chez nous." Lettre de la princesse "Zéid el Hussein of Irak" de Londres, hôtel Ritz, le 10 décembre 1946, BB.

[12]En 1944, Whittemore organise au Metropolitan Museum of Art de New York une exposition de ses travaux à Hagia Sophia (sous forme de photographies, de moulages et de relevés sur toile). À cette occasion, Fernand Léger, qui vivait à l'époque à New York, rédige un article enthousiaste ("Byzantine Mosaics and Modern Art," *Magazine of Art* [avril 1944], 144–45) qui est à la fois un éloge de l'art non-mimétique des Byzantins et un plaidoyer pour l'usage moderne de la mosaïque.

[13]Le 4 octobre 1948, Whittemore fait visiter Hagia Sophia et Kariye Camii à Le Corbusier, qui s'intéresse aux mesures de ces édifices. Voir *Le Modulor: essai sur une mesure harmonique à l'échelle humaine applicable universellement à l'architecture et à la mécanique* (Paris, 1950), 196: "L'avion me déposait à Istamboul le 3 octobre dernier. Le lendemain le Professeur Wittemore [*sic*] me faisait les honneurs de Sainte-Sophie où son équipe de jeunes archéologues recherche les mosaïques enfouies depuis des siècles sous le badigeon." L'exemplaire du livre conservé à la Bibliothèque byzantine est dédicacé "pour le Prof. Wittemore [*sic*] en souvenir d'une si brève et fructueuse entrevue à Sainte-Sophie de Stamboul, avec ma plus vive sympathie, avril 1950."

[14]Article nécrologique du *Boston Globe,* le 8 juin 1950.

cune, apportent un éclairage différent sur le cheminement de sa carrière et contribuent, ce faisant, à expliquer la singulière genèse de sa vocation byzantine.

I. Matthew Stewart Prichard, un maitre socratique

Premières années bostoniennes

Pour comprendre, à ses origines, le lien de Thomas Whittemore avec les études byzantines, il faut remonter aux toutes premières années de sa formation, dans les cercles d'esthètes bostoniens du tournant du siècle. Certes, c'est la littérature anglaise, et non l'archéologie de la Méditerranée orientale, que le jeune homme, sorti diplômé de Tufts College en 1894, enseigne dans la même université, à partir de l'année universitaire 1895–96. Ce dandy délicat, féru de poésie, apprécié pour la qualité de ses lectures publiques de Rudyard Kipling, noue alors des relations d'élégante mondanité avec tout ce que Boston comptait à l'époque de personnalités riches et intellectuelles. Déjà, cependant, son activité est tournée vers les arts plastiques.[15] Plus précisément, ses préoccupations le conduisent à s'intéresser, dans les premières années du siècle, à la question de la différence entre arts mineurs et arts majeurs, ainsi qu'au problème des rapports entre art et liturgie, qu'il évoque avec les milieux catholiques franciscains de Boston, dont il est proche.[16] C'est aussi par ce biais qu'il développe avec Isabella Stewart Gardner (1840–1924) des liens qui vont rapidement se révéler décisifs, en donnant à son existence une orientation intellectuelle et esthétique dont le fil conducteur se retrouve tout au long de sa carrière. À Fenway Court, le palais vénitien reconstitué de la célèbre collectionneuse, transformé en musée privé à compter du 1er janvier 1903, Whittemore a pu entrer en contact avec un cercle qui, entouré d'œuvres rares et prestigieuses, récemment acquises ou en cours d'acquisition, s'efforçait d'allier une réflexion esthétique originale à un goût pour les images d'un éclectisme raffiné. À la même époque, le Museum of Fine Arts, situé à quelques dizaines de mètres de Fenway Court, était en pleine expansion, engagé lui aussi dans une réflexion complexe—et conflictuelle—sur la présentation des œuvres d'art, la finalité des collections, l'organisation et les missions d'un musée des beaux-arts.[17] Les deux institutions rivalisaient, donnant ainsi un tour d'autant plus aigu à leurs efforts pour définir leurs démarches respectives. C'est dans ce contexte, chez Isabella Stewart Gardner dont ils étaient les intimes, que Whittemore a rencontré Okakura Kakuzō (1862–1913) (Fig. 2) et, surtout, Matthew Stewart Prichard (1865–1936) (Fig. 3), tous deux membres de l'équipe du Museum of Fine Arts.

[15] En 1902–3, il donne une série de quatre conférences sur les sujets suivants: "Greek Sculpture," "The Development of Gothic Architecture," "English Cathedrals," et "Canterbury Cathedral" (DO).

[16] En 1906, Whittemore donne une conférence intitulée "'Minor Arts' Lecture," dont le texte dactylographié est conservé au Isabella Stewart Gardner Museum, et où, contestant l'appellation d'art mineur, il regrette l'époque médiévale, en Occident, lorsque cette distinction n'avait pas encore cours: "Strictly speaking, perhaps, we could say that there are no minor arts. There is art turned, let us say, into less important spaces, into minor channels. . . . It would seem impossible for our very best men to equal in interest and artistic grasp most of the work done in mediaeval cathedrals, merely to fill in spaces with something ornamental" (p. 1, ISGM). Le texte se poursuit par une longue évocation des conceptions japonaises de l'art.

[17] Voir W. M. Whitehill, *Museum of Fine Arts, Boston: A Centennial History,* 2 vols. (Cambridge, Mass., 1970), notamment "The Battle of the Casts," 1:172–217.

Élève d'Ernest Fenollosa, grand défenseur des valeurs esthétiques du Japon traditionnel, face au mouvement de modernisation occidentale qui caractérisait le Japon de l'ère Meiji, Okakura avait été appelé en 1904 par le musée de Boston pour en organiser la collection d'objets d'Extrême-Orient.[18] Entre avril 1904 et sa mort, en septembre 1913, il effectua ainsi de fréquentes allées et venues entre Boston, le Japon, la Chine et l'Inde,[19] afin d'acquérir des œuvres pour le compte du musée, qui lui doit encore aujourd'hui une part essentielle de ses collections extrême-orientales.[20] À une époque où l'art asiatique était encore, très souvent, abordé comme un exemple parmi d'autres d'exotisme, pour des raisons de curiosité ethnographique plus que pour une réelle appréciation esthétique, le musée de Boston, en partie sous l'influence d'Okakura, s'est placé à l'avant-garde d'un nouveau rapport avec ces formes d'art, rapport fondé sur la volonté d'engager un véritable dialogue entre traditions: "In conclusion," écrit par exemple Okakura, en 1905, dans le *Bulletin* du musée, "I wish to allude to the importance of giving the public greater opportunities for approaching the real meaning of Asiatic art. Universal as the spirit of art is, its forms must differ as so many expressions of different ideals of race and philosophies of life. Japanese and Chinese arts require to be interpreted from within like European art, and their productions are to be treated neither as curiosities nor phantasies, except from the inattentive."[21]

Par lui, qu'il fréquentait à Fenway Court et avec lequel il était en correspondance,[22] Whittemore a donc pu avoir la révélation de l'importance et de la cohérence interne d'esthétiques non-occidentales qui, en tournant leur énergie vers les arts dits mineurs, avaient instauré une articulation entre l'art et la vie tout à fait étrangère à celle qui avait prévalu en Europe depuis la Renaissance.

Whittemore disciple de Prichard?

Mais, davantage encore que d'Okakura, c'est d'un de ses amis, Anglais temporairement exilé aux États-Unis, que Whittemore a tiré le meilleur de ses intuitions esthétiques. Matthew Stewart Prichard avait commencé à travailler dans le domaine artistique en rejoignant en 1892 le cercle des amis d'Edward Perry Warren, à Lewes House, dans le Sussex[23] (Fig. 4). Pendant dix ans, il avait contribué à constituer la collection d'antiques

[18] Voir P. Chalfin, "Japanese Art in Boston," *The Burlington Magazine* (janvier 1906), 220–22. Sur Okakura Kakuzō, voir Yasuko Horioka, *The Life of Kakuzō, Author of The Book of Tea* ([Tokyo], 1963); E. Grilli, "Okakura Kakuzō: A Biographical Sketch," en Okakura Kakuzō, *The Book of Tea* (Rutland, Vt.–Tokyo, 1995), 119–33; Christopher Benfey, "Tea with Okakura," *New York Review of Books*, 25 mai 2000, 43–47; et Okakura Kakuzō, *Collected English Writings*, 3 vols. (Tokyo, 1984).

[19] Okakura a séjourné en Inde entre novembre 1901 et octobre 1902, notamment à Calcutta où il a rendu visite à Rabindranath Tagore.

[20] Voir Saeko Yamawaki et al., édd., *Okakura Tenshin and the Museum of Fine Arts, Boston* (Boston-Nagoya, 1999).

[21] "Japanese and Chinese Paintings in the Museum," *Bulletin of the Museum of Fine Arts* [Boston] (janvier 1905), 6, repris in Okakura Kakuzō, *Collected English Writings*, 2:85. Okakura, a surtout publié en 1906 le livre qui l'a rendu mondialement célèbre, véritable manuel d'esthétique orientale appliquée, à l'usage de l'Occident moderne, *The Book of Tea* (New York, 1906), où l'on retrouve exprimées les mêmes idées.

[22] Le 25 août 1911, de France (Provins), en route pour l'Egypte, Whittemore écrit à Isabella Stewart Gardner: "Two letters, one from you and one from Okakura, his written in Seattle the day before he sailed for Japan" (ISGM). La correspondance entre les deux hommes n'a malheureusement pas été conservée.

[23] Voir D. Sox, *Bachelors of Art: Edward Perry Warren and the Lewes House Brotherhood* (Londres, 1991).

de ce riche amateur américain, et à organiser la vie de la communauté de Lewes House, fondée sur une sorte d'ultra-esthétisme à connotations nietzschéennes. En 1902, Prichard quitte l'Angleterre pour les États-Unis, à Boston, sur l'invitation du frère d'Edward Perry Warren, Samuel Dennis Warren, qui venait d'être élu président du musée des beaux-arts. Il va travailler dans la nouvelle équipe du musée entre 1902 et 1906, date à laquelle il démissionne.[24] À partir de 1908, il s'installe à Paris, où il réside jusqu'en 1914 avant de passer la guerre comme prisonnier anglais en Allemagne et de se réinstaller définitivement à Londres, en 1918.[25]

Pendant ses cinq années de séjour à Boston, en lien avec Okakura et avec Isabella Stewart Gardner, Prichard a formulé pour la première fois la grande conviction qui a orienté toute sa pensée: que les arts orientaux sont intrinsèquement supérieurs à la tradition européenne classique, dans la mesure où ils font de l'art un moyen et pas une fin. À partir de là, à l'occasion d'un voyage en Italie en 1906, il découvre dans l'art byzantin le paradigme idéal, à la charnière entre Orient et Occident, susceptible selon lui de redonner vitalité et élan à l'art européen: de même, selon Prichard, que la civilisation byzantine avait su se libérer de l'emprise de l'art mimétique gréco-romain, de même l'art moderne européen devrait pouvoir s'émanciper des principes théoriques mis en place à la Renaissance, en restaurant un lien authentiquement vécu entre l'art et l'existence quotidienne, à l'opposé de l'attitude de contemplation gratuite proposée par les chefs d'œuvre des maîtres classiques, et imposée par les musées qui les recueillent, les exposent et en organisent le culte, à l'abri de la vie réelle. Prichard se définit d'emblée comme un philosophe et non comme un historien d'art: en célébrant l'art oriental, en dénonçant avec violence la Renaissance occidentale et la pratique des musées, il veut donner à sa pensée une dimension prospective, et non pas seulement archéologique. Et c'est à Paris qu'il trouve finalement la pensée philosophique et l'œuvre artistique susceptibles de répondre à ses aspirations: la philosophie de Bergson d'un côté, et l'œuvre de Matisse de l'autre (Fig. 5). Byzance, Bergson et Matisse vont donc constituer à partir de 1909 la triade sacrée de ce personnage singulier, presque totalement dépourvu d'œuvre publiée,[26] mais doué d'un intense pouvoir de séduction intellectuelle, qui s'est exercé sur le petit cercle de disciples qu'il s'est toujours attaché à rassembler autour de lui.

La pensée de Prichard a exercé sur Whittemore une influence profonde et durable: la volonté, en particulier, de restaurer un lien fort et dynamique entre l'art et la vie, et l'approche des œuvres artistiques en tant qu'élan global de création collective, en lien avec la société dans son ensemble, ont immédiatement séduit le jeune Américain. Ces positions lui permettaient en effet d'articuler l'un avec l'autre son esthétisme exacerbé, d'une part, et son pragmatisme fondamental, son puissant besoin d'action, d'autre part.

Pour autant, Whittemore faisait-il partie du cercle des "prichardiens" *stricto sensu?* Pas exactement. Il est certain que les deux hommes ont été en contact à Boston puisque, dès

[24] Voir W. M. Whitehill, "Some Correspondence of Matthew Stewart Prichard and Isabella Gardner," *Fenway Court 1974* (Boston, 1975), 14–29.

[25] Pour des indications biographiques plus détaillées concernant Prichard, voir R. Labrusse, "Matthew Stewart Prichard," *New Dictionary of National Biography* (Oxford, à paraître).

[26] Sa seule publication importante est, à compte d'auteur, le texte d'une conférence prononcée à la Taylorian Institution d'Oxford en décembre 1919: Matthew Stewart Prichard, *Greek and Byzantine Art* (Londres, 1921). En revanche, Prichard était un épistolier extrêmement prolixe.

1910, de passage à Paris, l'Américain va rendre visite à son ami anglais, hospitalisé après avoir contracté une fièvre scarlatine: "Mr. Whittemore whom I think you have met," écrit Prichard à Isabella Stewart Gardner, le 15 juin 1910, "had come to Paris the very day a doctor had examined me, and in spite of the risks of infection he stayed by me with great courage to the last moment."[27] Un an plus tard, lors d'un nouveau passage, Whittemore se charge de donner des nouvelles d'Isabella Stewart Gardner à Prichard: "I have heard wonderful things about you lately, for Professor Whittemore was in Paris for thirty hours and saw me."[28] Pourtant, Prichard ne reconnaîtra jamais vraiment à Whittemore une valeur intellectuelle digne d'estime. Sa mondanité l'agace, de même que la superficialité de ses jugements, et plus encore sa tendance à reprendre à son propre compte des idées émises par les autres. Dès juillet 1911, après une rencontre à Londres, il s'en plaint déjà à Isabella Stewart Gardner: "In London, . . . I saw Whittemore, too, who feels always a little as if the seed had fallen among thorns and that he is moving it to good soil."[29]

Près de quinze ans plus tard, en 1925, son opinion n'a guère changé puisqu'il écrit à l'un de ses plus proches disciples, Georges Duthuit (1891–1974) (lequel venait d'épouser la fille de Matisse et se préparait à mener une double carrière de critique d'art contemporain et de byzantiniste): "Whittemore was on his way to America where he went last week. He knows many persons of wealth in America and has a shrewd knowledge of things, but his first thought is not to compromise himself by sharing unorthodox views or acknowledging heterodox friends. You can see him when he is again in Paris but must not count on much help from him. . . . Had he lived at the time, he would have dined constantly with Dives, have called regularly on Pilate, have had conversations with John the Baptist and been in the front row at the Crucifixion. As far as I know, Americans are unable to understand or absorb such a notion as dynamic art; they have not the gift of the necessary yielding, attention or passion."[30]

En définitive, dans les jugements de Prichard à l'égard de Whittemore, affleure presque toujours cette irritation—d'autant plus aiguë qu'elle concerne un homme dont les goûts et les idées sont proches des siens. Son pragmatisme "américain" l'exaspère;[31] l'universalité de ses fréquentations lui semble coupable; enfin, son enthousiasme de "byzantiniste" néophyte l'inquiète dans la mesure où il lui paraît fondé sur une pensée approximative.[32]

[27] ISGM.
[28] ISGM.
[29] ISGM.
[30] Lettre du 5 août 1925, AD.
[31] Prichard était revenu de Boston avec un vif sentiment anti-américain. Le 10 décembre 1913, il conclut le récit, à Georges Duthuit, de sa rencontre avec un jeune peintre américain à Paris par cette remarque: "All Americans go in the direction of matter which with painters often takes the road of talking" (AD).
[32] Voir la lettre de Prichard à Georges Duthuit du 14 mai 1914, où un long passage est consacré à Whittemore:

> Whittemore has turned up, more like a sucking pig than ever, endowed with perpetual youth. He is as ever inclined to listen, at first, afterwards he mounts his high horse. He has tried ambassadors on me—what Briand said to him—but I am adamant, I tell him that they are wicked people. He has brought some Byzantine coins, and has showed me the copper ones of which many are quite wonderful. He took me to a new restaurant: I have quite a list of new restaurants to which to take you. . . . He has just left a yacht and gives a few days to Paris before travelling on an archaeological

Le travail à Hagia Sophia

Pourtant, après la fondation du Byzantine Institute of America, si la personnalité de Whittemore semble toujours insignifiante à Prichard, le sens historique de sa destinée, en revanche, a pris à ses yeux une importance croissante. D'abord, il se félicite de son engagement officiel en faveur des études byzantines, ainsi que du lien établi entre ces travaux archéologiques et l'art contemporain, tel qu'incarné par Matisse: "As a lecturer," écrit-il à Duthuit le 29 février 1928, "in N.Y. Univ. on Byzantine Art, [Whittemore] introduces the work of Matisse; and in the Near East he is in touch with Byzantine things and authorities. In the U.S., Maclagan of the V.&A. declared that without knowing him it would be little use for an authority on art to visit that country, for he knows all that world."[33]

Plus généralement, Prichard voit dans la passion byzantine de quelques-uns de ses disciples une occasion précieuse de révolutionner les valeurs esthétiques et, à partir de là, les relations humaines en Occident. Pour ce faire, il place Whittemore aux côtés de Duthuit, qui organise en 1931 la première exposition internationale d'art byzantin, dans les salles du palais du Louvre à Paris,[34] et de Royall Tyler (1883–1953), qui était depuis les années dix un collectionneur enthousiaste d'art byzantin et un ami de Matisse:[35] "Is it not strange that three men whom you know as well as Royall Tyler, Whittemore and myself should all from different angles be concerned with a type of artistic expression which offends all the academic canons? That means revolt. But there are more massive signs than that. The churches are empty—of men, at least. The universities are finding that modern languages are supplanting the classics; I think marriage as an institution is tottering, and the home is threatened. The war gave the knock-out blow, but all was ready to overthrow nineteenth century institutions."[36]

Ce lien entre le byzantinisme—fût-il marginal—et une position révolutionnaire con-

journey in Bulgaria with a great savant. But in spite of my best efforts his archaeology is very weak. His coming to me pleases me of course, and I am entirely at his order, to read his ms., to tell him of his subjects, and to give him moral dicta. I was very frank to him about America, his listening to these tirades is the price he pays for things which are useful to him, but when I told him that I doubted if [Richard] Strauss' music was worth a straw he promptly turned the conversation, for has he not already sworn allegiance to Strauss personally? (AD).

[33]AD. À partir du ler septembre 1928, Whittemore est élu assistant professor of fine arts à la New York University. Cette élection avait été envisagée dès 1926, mais n'avait pas abouti pour des raisons budgétaires. Le 31 janvier 1927, le directeur du département, le général Charles S. Sherril, écrivait au candidat: "We are hoping that you will be able to give us a course in Byzantine Art which Dr. Shapley discussed with you last year. It should be given at the Metropolitan Museum of Art" (BB). Eric Maclagan était le directeur du Victoria and Albert Museum et a travaillé à l'époque pour quelques mois à Harvard. Il était l'un des proches de Prichard à Londres.

[34]*Exposition internationale d'art byzantin* (Paris, musée des Arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 28 mai–9 juillet 1931). Duthuit était secrétaire général de l'exposition.

[35]Tyler, riche Bostonien éduqué à Oxford, avait commencé à former sa collection d'art byzantin avant 1914, à Paris, notamment chez Joseph Brummer. Ami de Prichard et de Matisse, il a mené parallèlement une carrière de diplomate international, en particulier en Hongrie, et de spécialiste de l'art byzantin. Il figure parmi les plus importants prêteurs de l'exposition de 1931, et est l'auteur, avec Hayford Peirce, de *L'Art byzantin,* 2 vols. (Paris, 1932–34) (1ère édition en un volume: *Byzantine Art* [Londres, 1926]). Il a conseillé Mildred et Robert Woods Bliss dans la constitution de leur collection, léguée à Harvard University en 1940 (voir D. Sutton, "An Oasis of Scholarship," *Apollo* 119 [avril 1984], 2–6). Son fils, William Tyler, a été directeur de Dumbarton Oaks entre 1969 et 1977.

[36]Prichard à Mrs. Montgomery Sears, le 20 janvier 1933, BB. Voir également cette lettre de Prichard à Una Pope-Hennessy, de Londres, le 27 janvier 1932: "Whittemore, Royall Tyler, Duthuit have all been in town, and all my faculties have been engaged" (ISGM).

corde avec la tournure de plus en plus utopique—voire ésotérique—prise par la pensée de Prichard qui, dans les dernières années de sa vie, relie avec une obstination presque fascinante les changements radicaux subis par les sociétés occidentales, d'une part, et le développement des études byzantines, d'autre part. Une telle rêverie, Whittemore ne l'a jamais formulée que de manière prudente, nuancée et, au fond, superficielle, dans la mesure où cela lui permettait de persuader des donateurs potentiels de l'importance poétique des tâches auxquelles allaient servir leurs fonds. Prichard savait cela, mais il reconnaissait aussi à Whittemore ses qualités propres: une capacité déconcertante à se déplacer incessamment à travers le monde—"extraordinary traveller!" ne peut-il s'empêcher de s'exclamer, peu après la fondation du Byzantine Institute[37]—et une extrême habileté à nouer, en toute occasion, des relations au plus haut niveau, tant intellectuelles que politiques—"he knows everybody everywhere."[38] Or, pour l'avancée concrète des connaissances sur l'art byzantin, ces qualités sont précieuses, comme le prouve la mise en œuvre—pour le moins remarquable, d'un simple point de vue diplomatique[39]—du grand chantier de Whittemore, la restauration de Hagia Sophia de Constantinople, en 1931 (Figs. 6 et 7): "I told Helen [Sears] of the great importance that I attach to Whittemore's work in Sta-Sophia's, where he tells me he had made a good beginning. Byzantine work and all the early work of the Near East is going to be the gospel of the next few centuries, and everything saved from destruction belonging to that movement will become a sign post to enfranchisement."[40]

C'est pourquoi, à la faveur du développement de l'activité du Byzantine Institute, dans les dernières années de la vie de Prichard, sa relation avec Whittemore est davantage devenue celle d'un maître à un disciple. Le directeur du nouvel institut va régulièrement chercher la bonne parole à Londres, pour l'intégrer à la description de ses travaux de restauration et la diffuser, de cette façon, auprès de ses nombreux interlocuteurs: "Day in, day out, [Prichard] advised upon [the work's] processes to the last, minutest detail, remaining all the time a prophetic figure in the background, to offer wisdom when the time approached to tell officially of the work's advance."[41] Whittemore est même allé plus loin: il a demandé à Prichard d'écrire pour lui une partie essentielle du texte final des deux premiers rapports de fouilles publiés sous sa signature, en 1933 et 1936, et traitant respectivement des mosaïques découvertes dans le narthex et dans le vestibule sud de la Grande Église.[42] C'est ce qui ressort des souvenirs confiés par Henry Roman Walker, l'un

[37] Prichard à Georges Duthuit, le 3 août 1930, AD. Voir également une des dernières lettres adressées par Prichard à Isabella Stewart Gardner, le 5 juillet 1924: "Whittemore is here. He illustrates Bergson's indication that the present is not a reality. . . . Whittemore is never in a place; he was, he will be; he comes from and is going to; but he is never 'here'" (ISGM).

[38] Prichard à Georges Duthuit, le 5 octobre 1925, AD.

[39] En juin 1931, un décret présidentiel de Mustafa Kemal autorise le Byzantine Institute à mettre au jour, restaurer et conserver les mosaïques de la Ayasofya Camii, sous la direction de Thomas Whittemore. Les travaux commencent en décembre de la même année par le narthex. En mars 1934, un nouveau décret présidentiel transforme la mosquée en musée. Mustafa Kemal visite personnellement l'édifice en février 1935, c'est-à-dire après sa sécularisation, geste symbolique de grande importance dans le cadre de la politique laïque activement menée par la République turque.

[40] Prichard à Mrs. Montgomery Sears, le 1er mai 1932, BB.

[41] H. R. Walker, *Prichard's Biography,* texte dactylographié, chap. 8, p. 1, ISGM.

[42] *The Mosaics of St. Sophia at Istanbul: Preliminary Report,* et *Second Preliminary Report.* Dans les deux rapports, le nom de Prichard apparaît simplement dans la liste finale des remerciements (respectivement p. 24 et p. 35).

des proches de Prichard, à John Pope-Hennessy, en 1970: "The St-Sophia work, you will be aware, owes as much, *in absentia,* to MSP, as to his pupil (and extremely unphilosophical) Thomas Whittemore who used to send him material and trust to Matt to edit it, which he would do often enough to the extent of re-writing, entirely."[43]

En ce qui concerne le premier rapport, un cahier manuscrit, écrit de la main de Prichard, confirme cette hypothèse: le texte, qui porte sur la description de la mosaïque du tympan central et fait une synthèse finale sur les mosaïques du narthex, est, à de très mineures variations près, celui des dix dernières pages du livre[44] (Fig. 8).

En ce qui concerne le second rapport, Prichard écrit le 12 mars 1935 à Una Pope-Hennessy: "Whittemore approaches, to find how little I have done for him. But I have thought a little, and am pretty clear that we are touching a new dispensation."[45] Et, un an avant sa mort, le 13 septembre 1935, il confie à Henry Roman Walker: "What work I have done has been about Byzantine things. Like yourself, I hunger and thirst for our studies, and as soon as I can I count on returning to continue them. Whittemore's Report will soon be in the proof stage, and until that is passed I want to remain near Oxford."[46] De sorte que, lorsque le lecteur contemporain lit, sous la signature de Thomas Whittemore, des analyses opposant le caractère "classique," descriptif et figé de la mosaïque de la lunette du narthex de Hagia Sophia, d'une part, et le caractère purement "byzantin," dynamique et émotionnel des croix justiniennes qui rythment toute la décoration de l'édifice (Figs. 9 et 10), c'est la prose et la pensée de Matthew Stewart Prichard qu'il rencontre, et non celles de Whittemore: "The great mosaic is classical, if we mean thereby a descriptive composition, which, based on the intelligent translation of perception into symbols, idealises the result by emphasising the truth, beauty, goodness and geometrical construction of its content. . . . The crosses reflect, in their immediate appeal to our emotional life, an approach to action that is more characteristic to Asia than of the mystical transfiguration of matter which have found favor in Europe."[47] Et de même lorsqu'on peut lire, en conclusion du même volume: "The aim of Byzantine art was essentially not form but function."[48]

De Prichard à Matisse

Quelques années plus tard, en 1942, Henri Matisse écrit en marge d'un article que lui consacre Louis Aragon: "la croix byzantine, l'imagination et la raison"; et Aragon précise que cette note a été écrite "en relation avec la mention faite des mosaïques de

[43] ISGM.

[44] DO (box A, book 35). Étant donné les corrections au sein du manuscrit de Prichard et sa numérotation des planches, différente de celle qui figure dans le texte final, il ne peut pas s'agir d'une copie postérieure du texte publié (*The Mosaics of St. Sophia at Istanbul: Preliminary Report,* 14–24), mais bien d'un premier projet. La date de 1933–34 inscrite, d'une autre main, en tête du cahier, est fausse; la rédaction du cahier est antérieure à 1933.

[45] ISGM.

[46] ISGM.

[47] *The Mosaics of St. Sophia at Istanbul: Preliminary Report,* 24. On retrouve mot pour mot, dans la communication de Whittemore au IVe Congrès international des études byzantines, ces passages écrits par Prichard: T. Whittemore, "Mosaics of Aya Sophia," *Actes du IVe Congrès international des études byzantines* (Sofia, 1934), publié sous la rédaction (*sic*) de B. D. Filov, *Bulletin de l'Institut Archéologique Bulgare* 10 (Sofia, 1936), 206.

[48] *The Mosaics of St. Sophia at Istanbul: Preliminary Report,* 33.

Sainte-Sophie."[49] Entre-temps, alors que Prichard est mort en 1936, Whittemore a renoué des relations régulières avec Matisse, qui a dessiné une série de portraits de lui en 1937. Il a envoyé à l'artiste des photographies des mosaïques de Hagia Sophia[50] et des exemplaires des rapports publiés[51] (Fig. 11); il a évoqué le sens de ces découvertes et, naturellement, s'est fait là encore l'écho de son maître anglais, dont Matisse connaissait du reste bien la pensée, pour avoir assisté à son développement décisif, à Paris, entre 1909 et 1914.[52] Les relations de Whittemore avec Matisse fournissent ainsi un témoignage exemplaire de l'influence exercée par Prichard, aussi bien sur le peintre français, d'ailleurs, que sur le byzantiniste américain.

Au départ, Whittemore a rencontré Matisse par l'intermédiaire des Stein, indépendamment de Prichard qui n'était pas encore installé à Paris. Dès 1908, sur la recommandation personnelle de Matisse, il a visité à Moscou la collection du grand collectionneur et principal patron de Matisse à l'époque, Sergueï Chtchoukine.[53] À la fin du mois de décembre de la même année, de retour de Moscou,[54] il visite avec enthousiasme, à Berlin, la première grande exposition personnelle consacrée à Matisse en Allemagne, exposition qui avait provoqué la colère de la plupart des critiques et avait laissé le peintre passablement effondré.[55] C'est pourquoi, plus de trente ans après, en 1942, dans ses conversations avec Pierre Courthion, celui-ci garde un vif souvenir d'une des seules manifestations de sympathie qui lui soient alors parvenues, celle de Whittemore: "Rentrant à mon hôtel, je trouve des lauriers, avec un grand ruban rouge. Un de mes admirateurs, un Américain, qui se trouvait à Berlin—je n'en savais rien—m'envoyait cette grande couronne. Je veux dire en passant que c'était Thomas Whittemore qui, chargé par l'Institut byzantin d'Amérique, vient de faire apparaître des splendeurs de mosaïques, en dirigeant l'enlèvement délicat de la couche de chaux qui les ensevelissait depuis des siècles, dans les coupoles de Sainte-Sophie de Constantinople."[56]

[49]"Matisse-en-France," 1942, en L. Aragon, *Henri Matisse, roman,* 2 vols. (Paris, 1971), 1:73.

[50]"Il y a, dans un coin de la pièce aux dessins des photos des mosaïques byzantines de Sainte-Sophie auxquelles il [Matisse] revient souvent, parlant de ce qui l'occupe" (ibid.).

[51]Le premier volume, conservé dans les Archives Matisse, porte la dédicace: "À Henri Matisse. Hommages respectueux. Thomas Whittemore" (AM).

[52]Voir R. Labrusse, *Matisse: la condition de l'image* (Paris, 1999), chap. 5, et *Henri Matisse: "la révélation m'est venue de l'Orient"* (Florence, 1997), 354–55.

[53]"Il me semble qu'un siècle s'est écoulé depuis 1908 lorsque vous m'avez donné une lettre pour M. Stchoukine à Moscou" Whittemore à Matisse, le 20 décembre 1935, AM.

[54]Le 23 décembre 1908, Whittemore était encore à Moscou, comme en témoigne une note de téléphone insérée dans un catalogue en français de la galerie Trétiakov, édition de 1905, BB.

[55]Sur cette exposition de Matisse chez Paul Cassirer, voir H. Purrmann, "Über Henri Matisse," *Werk,* nº 6 (juin 1946), 185–92.

[56]*Conversations* avec Pierre Courthion, 1941, exemplaire dactylographié, AM. Voir également les souvenirs de Gertrude Stein: "Puis Matisse eut une grande exposition à Berlin. Je me rappelle si bien un jour de printemps charmant, où nous devions aller déjeuner à Clamart avec les Matisse. Quand nous arrivâmes, ils étaient tous assemblés autour d'une énorme caisse, dont on venait d'ôter le couvercle. Nous nous joignîmes à eux; dans la caisse, il y avait la plus grande couronne de laurier que l'on eût jamais tressée, et elle était ornée d'un beau ruban rouge. Matisse montra à Gertrude Stein une carte qui se trouvait dans le paquet. On y voyait inscrit: 'à Henri Matisse, triomphant sur le champ de bataille de Berlin' et c'était signé: 'Thomas Whittemore.' Thomas Whittemore était un archéologue bostonien et un professeur à Tufts College, un grand admirateur de Matisse, et c'était un tribut qu'il envoyait au maître. Mais Matisse déclara sur un ton encore plus lugubre que d'ordinaire: 'Enfin, pourtant, je ne suis pas encore mort!'" *L'Autobiographie d'Alice B. Toklas,* 122–23.

En 1910, lorsque Whittemore visite (quelques semaines avant Matisse lui-même) la grande exposition internationale d'art musulman organisée à Munich, il relève la similitude de certains tissus persans avec l'art de Matisse.[57] Et peut-être est-ce à la même époque qu'il devient propriétaire d'une toile de 1904, *La Terrasse à Saint-Tropez*, et l'offre à Isabella Stewart Gardner, pour son musée de Boston (Fig. 12)—un geste de la précocité duquel il s'est toujours enorgueilli: "Je crois être le premier à avoir apporté un de vos tableaux sur l'autre rive de l'Atlantique," écrit-il à Matisse en 1935. "Depuis ce jour et jusqu' à l'heure présente, les leçons tracées par votre pinceau m'ont guidé dans mes études inlassables de l'art byzantin et copte."[58]

Pourtant, ces relations n'ont jamais pris l'ampleur ni l'intensité de celles que Prichard a, lui, établies avec le peintre entre 1909 et 1914. Whittemore, comme à l'accoutumée, demeure auprès de Matisse une apparition occasionnelle, fugitive et mondaine. Les relations entre les deux hommes ne se resserrent, en fait, qu'à partir de 1935, lorsque le byzantiniste demande au peintre de le portraiturer: "Je serai responsable," lui écrit-il alors, "dans une certaine mesure, de cette révélation des mosaïques de Sainte-Sophie que j'apporte au monde. Il serait peut-être d'une certaine importance de conserver mes traits pour l'histoire de ces travaux qui sera écrite un jour, mais je sens qu'il n'y a qu'une main qui puisse le faire,—la vôtre. Vous souvenez-vous qu'au début de notre connaissance, vous vouliez prendre un croquis de moi, mais je ne suis jamais resté assez longtemps à Paris pour que cet espoir puisse se réaliser. Serait-il possible que vous fassiez maintenant, au cours de cet hiver ou au printemps, soit à Paris soit à Nice, si je viens vers vous, ce croquis qui me situera sur un plan byzantin, ainsi que seul, dans le monde entier, vous pouvez le faire?"[59]

Finalement, les séances de pose ont lieu en décembre 1936 et au début du mois de janvier 1937, aboutissant à deux grands portraits au fusain (Figs. 13 et 14) et deux dessins au trait à l'encre de Chine (Figs. 15 et 16), où le byzantiniste, coiffé du chapeau brodé ouzbek qui, paraît-il, ne le quittait jamais, apparaît "flatté," selon Pierre Matisse.[60] À partir de cette date, les échanges se sont fait plus fréquents, plus intimes: celui que Whittemore appelait encore en 1935 "Cher maître," est devenu en octobre 1937 "Mon très

[57] Deux exemplaires du catalogue de l'exposition de Munich (*Ausstellung von Meisterwerken muhammedanischer Kunst. Musikfeste. Muster-Ausstellung von Musik-Instrumenten. Amtlicher Katalog* [Munich, 1910]) sont conservés dans les Archives Whittemore de la Bibliothèque byzantine. L'un (3e édition) est annoté de la main de Whittemore et on y lit sur la page de garde: "In room nº 3 the garment—with black background—[2 mots illisibles] is done in Matisse's manner" (BB). L'œuvre en question est reproduite in F. Sarre et F. R. Martin, *Die Ausstellung von Meisterwerken muhammedanischer Kunst in München 1910* (Munich, 1912), 3: pl. 199, cat. 2,362 (fragment de soie à figures multicolores sur fond noir, Perse, 1550–1650, coll. Kelekian, Paris). Matisse, pour sa part, a visité l'exposition d'art islamique entre le 7 et le 14 octobre 1910, et il y a retrouvé Prichard, qui avait passé tout l'été à Munich. Voir Labrusse, *Henri Matisse*, 355 et 358.

[58] Lettre du 20 décembre 1935, AM. La date du don de Whittemore au Gardner Museum demeure toutefois hypothétique. Alfred Barr s'en est enquis, mais sans succès, lorsqu'il préparait sa monographie sur Matisse (lettre à Martin Mower, Fogg Art Museum, Cambridge, Mass., du 9 mars 1951, archives of the Museum of Modern Art, New York). De plus, Whittemore a acheté pour le compte d'Isabella Stewart Gardner au moins trois des cinq dessins de Matisse présents dans sa collection, et peut-être quatre. Voir K. E. Haas, "Henri Matisse: 'A Magnificent Draughtsman,'" *Fenway Court 1985* (Boston, 1986), 37 et 48 note.

[59] Whittemore à Matisse, le 20 décembre 1935, AM.

[60] "Whittemore est venu me montrer le portrait que Papa a fait de lui, qui est ressemblant mais flatté. Je veux dire qu'il n'est pas aussi bien que le portrait" (Pierre Matisse à Henri Matisse, 9 février 1937, Pierre Matisse Archives, The Pierpont Morgan Library, New York).

cher et grand ami." Et cette entente, interrompue par la guerre, reprend aussitôt celle-ci achevée, comme en témoigne le ton de leur correspondance entre 1945 et 1949.

On peut constater, à partir de cette correspondance, que Whittemore se fonde toujours sur l'héritage de Prichard pour nourrir ses conversations avec le peintre. Pour le remercier de ses portraits, par exemple, il remarque, dans une tonalité typiquement prichardienne: "Plusieurs traits rapprochent l'art byzantin avec le vôtre et nul autre que vous ne saurait mieux expliquer les relations qui existent entre ces deux grands arts, séparés dans le temps, mais unis dans une même tendance vers le dynamisme intégral."[61] Et près de dix ans plus tard, après la guerre, le ton n'a guère changé:

> Maintenant, je suis en route pour l'Orient.
>
> J'ai vu votre Exposition à Paris,[62] c'est un stimulant qui m'a donné beaucoup d'énergie. À travers de longs dédales, vous avez abouti à la vision complète d'intégration. J'ai beaucoup apprécié la plaquette pour l'Exposition.
>
> Bientôt je serai à Istanbul. Les travaux de dégagement des mosaïques se poursuivent et maintenant, nous sommes en possession d'un catalogue complet de peintures qui s'échelonnent presque sur mille ans. Les Byzantins comprenaient l'espace, mais n'ont pas commis la faute d'essayer de le reproduire et de créer ainsi un obstacle à leur vision.[63]

Pour Whittemore, à la fin de sa vie, l'art byzantin se résumait, dans le sillage des idées de Prichard, à une architecture incluant tous les arts, vouée à la création d'un milieu favorable à l'accomplissement des cérémonies. C'est ce qu'il allait chercher, par exemple, dans les monastères du Mont Athos (Figs. 17 et 18) ou de Patmos (Fig. 19), où il a fait plusieurs séjours au cours des années vingt et trente. Il s'agissait pour lui d'un art performatif, en quelque sorte, dont la mobilité, l'adaptabilité structurelles étaient principalement fondées sur le rôle de la lumière: le bâtiment de l'église byzantine devenait "une composition en termes de lumière et de couleurs construites" ou, "d'un point de vue fonctionnel, un réceptacle pour la lumière"[64] (Fig. 20).

C'est à partir de cette orientation qu'il célèbre le succès d'un système décoratif respectant la définition de l'espace proposée par les murs, n'utilisant pas cet espace intérieur comme un mur d'exposition, mais fusionnant avec lui et l'organisant; un système qui ne cherche pas à appesantir la conscience du spectateur avec des informations d'ordre intellectuel ou à requérir de lui la contemplation d'un spectacle fictif, mais qui vise à le diriger vers la réalité de la cérémonie, en dynamisant sa perception; qui n'est pas, autrement dit, animé par l'idée de beauté en soi, mais par celle de rapport à autrui. Ces convictions, Whittemore les a réaffirmées inlassablement dans ses conférences. C'est même ce qui l'a rendu célèbre dans le grand public, surpris de voir soudain l'art byzantin décrit en termes de "dynamisme intégral," de participation de l'individu au groupe, et d'expansion décorative "désintéressée," tout cela dans un but qui ne fût pas de contem-

[61] Lettre du 16 janvier 1937, AM. À titre de comparaison, voir cette lettre de Prichard à Georges Duthuit, du 27 septembre 1926: "We turn now to the fiery dynamism of life's creative or integral consciousness" (AD).

[62] Il s'agit de la rétrospective d'œuvres de Matisse, contenant trente-sept toiles, au Salon d'automne 1945 (28 septembre–29 octobre).

[63] Lettre du 29 janvier 1946, AM.

[64] "Haghia Sophia is a composition in light and constructed color" ("Notes on Light in Haghia Sophia, Istanbul," exemplaire dactylographié, 26 janvier 1945, p. 3, DO); "Haghia Sophia is functionally a receptacle of light" (ibid., p. 11). Là encore, Prichard est tout proche: "Architecture as an art is composition in terms of light" (*The Mosaics of St. Sophia at Istanbul: Second Preliminary Report,* 33)

plation esthétique mais d'incitation à agir.[65] Ce seront d'ailleurs parmi ses derniers mots, publiés après sa mort, en 1952, à propos de la grande Déisis de la tribune sud de Hagia Sophia, qui avait été restaurée en 1938—des remarques où se mêlent, à la manière caractéristique de Whittemore, une approche esthétique dont on connaît désormais les origines, et une approche technique, ou, pour mieux dire, pragmatique, reposant sur les travaux de son équipe:

> Only the Byzantine solved the problems of the architectural use of painting in mosaic. They never destroyed the integrity of the wall by space composition. The construction of the panel is in a field of small irregular wavy areas, produced by three superimposed layers of plaster of different depths and mixtures. . . .
>
> The Church was the workshop of the mosaicist who, in the light of the architectural organism of building, created, in life's time, the manifestation which started the gaze on a new course of action.[66]

II. "Sauver la culture russe": une passion fondatrice

La contribution russe au Byzantine Institute of America

Entre sa fondation en 1930 et la mort de Thomas Whittemore, en 1950, le Byzantine Institute of America[67] a consacré son activité à la restauration et à l'étude de trois monuments byzantins d'Istanbul: Hagia Sophia au cours de la première décennie, les églises du Christ de la Chora (Kariye Camii) et Sainte-Marie Pammakaristos (Fethiye Camii) au cours de la seconde décennie. Auparavant, ces bâtiments avaient traversé une période d'abandon due notamment à l'éclatement de la Première Guerre mondiale et à la fermeture précipitée de l'Institut archéologique russe de Constantinople (RAIK) en 1914. Actif depuis 1894, cet Institut, dont les nombreuses activités sont illustrées dans les seize volumes monumentaux des *Izvestija RAIK,* avait incarné pendant vingt ans la présence dominante à Istanbul de l'école archéologique russe, qui, malgré plusieurs tentatives, n'a pas été rétablie après 1914.[68] Avec la création du Byzantine Institute of America, on assiste donc à un important changement dans l'archéologie byzantine d'Istanbul, marqué par l'affirmation de la primauté américaine dans ce domaine.

[65] Les comptes rendus de presse à l'occasion de ses conférences données aux États-Unis, en mars 1937, sont à cet égard révélateurs. Le titre choisi par le *Boston Evening Transcript* est: "The Criterion of Byzantine Art Is Not Beauty, Pr. Whittemore Said. . . . He described light as one of the building materials in Byzantine architecture, as in the Byzantine conception of architecture organized light becomes constructive color" (3 mars 1937). Et *The Arizona Daily Star:* "Byzantine Religious Theme Is Outlined in Whittemore Talk. . . . We admire the objects of Greek art, but Byzantine art is one of the spiritual principles with which we have been out of touch since the Renaissance. We only begin now to perceive those spiritual principles and our need of them in our social order" (31 mars 1937).

[66] T. Whittemore, *The Mosaics of St. Sophia at Istanbul: Fourth Preliminary Report,* 21–22.

[67] Créé en 1930 commé "voluntary association," l'Institut byzantin d'Amérique fut "incorporated" en 1934: T. Whittemore, "Report on the Byzantine Institute," *Renaissance News,* nº 3 (Autumn 1948), 50. La mort de Whittemore provoqua de fait sa liquidation, et les travaux sur le terrain furent repris par Dumbarton Oaks: voir Constable, "Dumbarton Oaks and Byzantine Field Work," 172. La bibliothèque parisienne de l'institut fut donnée à l'École nationale des langues orientales vivantes et prit le nom de la Bibliothèque byzantine.

[68] Sur les différentes tentatives du renouvellement du RAIK jusqu'en 1945, voir E. Basargina, "Russkij archeologičeskij institut v Konstantinopole: Archivnye fondy" (L'institut archéologique russe à Constantinople: Les fonds d'archives), *Archivy russkich vizantinistov v Sankt-Peterburge,* réd. I. Medvedev (Saint-Pétersbourg, 1995), 88 sqq., et N. Podzemkaia, "À propos des copies de peinture byzantine à Istanbul: Les artistes émigrés et la naissance de l'Institut byzantin d'Amérique," *Histoire de l'art,* nº 44 (juin 1999), 123–40.

Si, après 1914, l'archéologie russe a perdu son statut officiel à Istanbul, la "présence russe" n'y a pas pour autant été éliminée. Au contraire: au début des années vingt, Constantinople a fourni un refuge aux restes de l'armée blanche en déroute et est ainsi devenue, pour quelques années, un centre important, un point de passage pour les émigrés. C'est grâce à ces milieux russes d'Istanbul, notamment aux savants et aux artistes émigrés, dispersés par la suite en Europe et aux États-Unis, que la mémoire de la tradition archéologique russe a pu être préservée, et que Whittemore a pu l'utiliser au profit de son institut. Celui-ci a en effet accompli un long travail au sein de l'émigration russe, au fil des années vingt—travail souterrain, resté dans l'ombre, qui apparaît pourtant comme un élément fondamental dans l'histoire du Byzantine Institute of America: ce faisant, Whittemore a pu assumer l'héritage d'une tradition d'études byzantines et atteindre son but à Istanbul, grâce à l'argent rassemblé auprès de riches familles de Boston, ainsi qu'aux pourparlers menés avec virtuosité auprès des autorités turques.

Préfaçant le premier volume du *Bulletin of the Byzantine Institute,* l'organe officiel de la nouvelle institution,[69] il rendait hommage aux nombreux savants slaves qui avaient "inspiré la fondation du Byzantine Institute": "This initial number of the *Bulletin* serves to recall a long collaboration with numerous Slavic archaeologists and scholars, whose creative and active association helped to inspire the foundation of the Byzantine Institute of America. In acknowledgement of this debt we offer at the outset as a part of the contents of this present issue a record of some of our efforts in Bulgaria. . . . "[70] Cette collaboration remonte, selon Whittemore, aux travaux menés par les membres de l'Institut en Égypte, en Russie, en Turquie et à travers les Balkans avant 1930,[71] ce qui situe l'histoire du Byzantine Institute of America bien avant sa naissance "officielle." Dans le même texte, il indique qu'une des premières fouilles "entreprises par l'Institut" [*sic*] avait concerné la basilique de Belovo en Bulgarie, repérée ("investigated") en 1922 et fouillée ("excavated") en 1924[72] (Fig. 21). Dans d'autres contributions au *Bulletin,* la "généreuse initiative" ou l'"aide généreuse" de Thomas Whittemore sont également mentionnées à propos des fouilles menées en 1920 par Ivan Velkov, directeur du Musée national de Sofia, sur le site d'une basilique paléochrétienne à Mésembria[73] et à propos des fouilles entreprises en 1921 par l'Institut archéologique bulgare sur l'Église Rouge de Perustica.[74] Les plans et les relevés de l'Église Rouge furent exécutés par S. N. Pokrovskij, alors que les copies des fresques, publiées dans le premier volume du *Bulletin,* sont de la main d'Olga Wivdenko-Belokopytov, élève de Nikodim P. Kondakov.

C'est Kondakov, en effet, qui a incarné la principale référence intellectuelle de Whittemore, pendant la période de son activité bulgare, et c'est à lui que le premier *Bulletin* rend un "hommage particulier," en le présentant comme "l'un des promoteurs les plus importants d'un équipement de haute qualité technique dans le champ de la recherche byzantine."[75] D'après les journaux de Kondakov conservés à Prague, Whitte-

[69] La publication du premier volume, retardée par la guerre, eut lieu en 1946.

[70] T. Whittemore, avant-propos à *BByzI* 1 (1946), 1.

[71] Ibid.

[72] Ibid.

[73] I. Velkov, "An Early Christian Basilica at Mesembria," *BByzI* 1 (1946), 61–70.

[74] A. Frolov, "L'Église Rouge de Perustica," *BByzI* 1 (1946), 15–42.

[75] Whittemore, avant-propos à *BByzI* 1 (1946), 1 ("one of the chief promoters of a high technical equipment in Byzantine research").

more lui a rendu visite à plusieurs reprises, à Sofia en 1921 (où il lui a transmis des livres de la part de Gabriel Millet et s'est entretenu avec lui des travaux à Mésembria), et à Prague en 1923.[76] Signe de l'importance de ce contact, le premier *Bulletin of the Byzantine Institute* contient un texte du célèbre savant sur le trésor de Nagy-Szent-Miklos: ce texte, écrit Whittemore, fut donné par Kondakov, peu avant sa mort en janvier 1925, "comme une marque d'amitié" au Byzantine Institute (*sic*).[77]

Outre cette publication et les références directes, dans le premier *Bulletin of the Byzantine Institute,* au "Patriarche des byzantinistes,"[78] l'héritage de Kondakov est sensible dans les contributions de savants ou d'artistes russes qui ont travaillé sous sa direction intellectuelle, notamment André Grabar dont les "premiers essais sur l'art bulgare, en 1920 et 1921, furent guidés par le regretté N. P. Kondakov, alors professeur à Sofia,"[79] ou Olga Wivdenko-Belokopytov, qui suivit les conseils de son maître pour copier les fresques de l'Église Rouge.[80] Ce sont ces Russes, élèves directs ou indirects de Kondakov, qui ont fourni un apport décisif à l'élaboration des matériaux rassemblés en Bulgarie au cours des années vingt, et publiés dans le premier volume du *Bulletin of the Byzantine Institute.* André Grabar a été chargé de l'édition de l'ouvrage entier; la présentation des fouilles de l'Église Rouge a été confiée à André Frolov, qui s'est appuyé sur les relevés exécutés par Olga Wivdenko-Belokopytov, ainsi que sur le texte de celle-ci intitulé *L'Église Rouge (Perouchtitza): Fresques,* daté "Paris, février 1933," dont une dactylographie est conservée à la Bibliothèque byzantine à Paris, accompagnée d'une carte de visite avec l'adresse parisienne de l'artiste et d'une dédicace à Whittemore.

Dans d'autres publications et travaux dirigés par Whittemore, l'apport des collaborateurs russes apparaît aussi fondamental. Parmi eux, on peut mentionner Michel Malinine, éditeur du second et dernier volume du *Bulletin* (1956), consacré aux études coptes et dédié à la mémoire de Walter Ewig Crum, ou bien Nikolaj Kluge, ancien membre du RAIK, qui exécuta au cours des années trente les relevés des mosaïques de Hagia Sophia pour le Byzantine Institute of America.

Souvent, en outre, la contribution des Russes est demeurée invisible, anonyme: la Bibliothèque byzantine, par exemple, conserve un grand nombre de textes manuscrits ou dactylographiés, semble-t-il, sur la commande de Whittemore, afin de préparer ses propres publications ou des recherches entreprises par l'institut. Il s'agit souvent de traductions en anglais ou en français d'ouvrages russes, ou bien de résumés et comptes rendus faits à partir de ces ouvrages. On trouve par exemple à la Bibliothèque byzantine deux traductions dactylographiées en anglais de fragments du XIe chapitre de l'ouvrage

[76]N. Kondakov, *Journal* (FK). Je remercie Mesdames Zahradnikova et Kopecka de m'avoir automisée à consulter le *Journal* de Kondakov lors du colloque *Symposium Kondakovianum* qui eut lieu à Prague du 15 au 17 février 1995.

[77]Whittemore, avant-propos à *BByzI* 1 (1946), 1 ("in friendly gesture"). Kondakov fut le premier à attribuer le trésor de Nagy-Szent-Miklos à l'art protobulgare. Il avait vraisemblablement un projet plus vaste sur ce sujet: dans une lettre manuscrite non datée, conservée à la Bibliothèque byzantine à Paris, il faisait part à Whittemore de son désir de publier à ce sujet un texte assez long (50–75 pages in-4°, environ 30 dessins), en s'appuyant sur les nombreux matériaux qu'il avait rassemblés au cours de longues années d'études.

[78]A. Grabar, "Kondakov and the Treasure of Nagy-Szent-Miklos," *BByzI* 1 (1946), 3 ("this Patriarch of Byzantinists").

[79]A. Grabar, *La peinture religieuse en Bulgarie* (Paris, 1928), v.

[80]Dans son *Journal,* Kondakov évoque les visites au cours desquelles O. Wivdenko-Belokopytov lui montrait ses aquarelles (FK).

du père Pavel Florenskij, *Colonne et fondement de la vérité* (Moscou, 1914), contenant notamment la dixième lettre intitulée "Sophia," avec une description des différents types d'icônes de Hagia Sophia, ce qui montre que, en 1919 au plus tard,[81] Whittemore avait cherché à intégrer la pensée théologique russe à sa formation de byzantiniste. Et ce n'est sans doute pas un hasard si le nom du grand philosophe russe Vladimir Soloviev est évoqué dans le texte de Whittemore intitulé *Notes on Light in Hagia Sophia, Istanbul.*[82]

La majeure partie de ce travail souterrain de traduction et de recherche fut assuré par les deux plus proches collaborateurs de Whittemore à Paris, Boris Ermolov (Fig. 22) et Vladimir Rayevsky (Fig. 23). Le rôle majeur revenait à Ermolov, secrétaire de Whittemore en Europe, recruté au début des années vingt et fidèle, sa vie durant, à la personne de Whittemore, qui le mettra au nombre des quatre trustees du Byzantine Institute of America.[83] C'est à travers lui que passait toute la correspondance parisienne du Byzantine Institute; c'est souvent par son intermédiaire que Whittemore communiquait avec les milieux russes à Paris (Figs. 24 and 25). À titre d'exemple, c'est Ermolov qui, en 1931, lui présenta le jeune André Frolov, élève de Gabriel Millet à l'École des Hautes Études à Paris; Whittemore le chargea de travailler sur le matériel de l'Église Rouge, et Ermolov fit en sorte qu'un salaire mensuel lui fût versé.[84]

Le Byzantine Institute of America et le Committee for the Education of Russian Youth in Exile

L'efficacité de la collaboration de Whittemore avec les Russes, sur plus de trois décennies, s'explique par le fait que, dès l'origine, cette collaboration s'est développée au sein d'un cadre institutionnel dont la principale incarnation fut, dès 1922, le Committee for the Education of Russian Youth in Exile: cette organisation était destinée à aider de jeunes ressortissants russes, exilés à la suite de la Révolution d'octobre et de la guerre civile, à poursuivre leurs études en Europe. C'est sur elle qu'en 1930 s'est greffé le Byzantine Institute of America. La continuité entre les deux institutions est frappante: toutes deux inspirées et dirigées par Whittemore, elles avaient leur siège principal à Boston, étaient gérées par le même personnel, notamment Seth Gano comme trésorier ou adjoint-trésorier à Boston et Boris Ermolov comme secrétaire en Europe,[85] et étaient financées par les mêmes personnes issues de la haute société bostonienne. Seul le domaine d'activité a changé, entraînant le changement de dénomination.

À l'origine, des sections du Committee for the Education of Russian Youth in Exile furent ouvertes à Sofia, Belgrade, Berlin et Paris. À leurs têtes furent placés des Russes émigrés: en Bulgarie, Alexandre et Dmitrij Ermolov; en Yougoslavie, Alexandre Brandt;

[81] La première dactylographie, de vingt-cinq pages, est datée de la fin de 1919, avec des corrections et rajouts manuscrits (BB; M SS/III 2). La seconde dactylographie, de dix-sept pages, n'est pas datée, et contient des corrections et des suppressions manuscrites (BB; M SS/III 1).

[82] Texte dactylographié de treize pages, daté du 26 janvier 1945, p. 4, BB; M SS/I 14.

[83] D'après le §16 de son testament, Whittemore avait confié à quatre personnes—John Nicholas Brown, Francis H. Taylor (directeur du Metropolitan Museum of Art, New York), Boris N. Ermolov (bibliothécaire du Byzantine Institute, Paris) et Seth Gano—le soin d'administrer son legs (*Testament of Thomas Whittemore,* §16, BB).

[84] B. Ermolov à S. Gano, le 27 décembre 1931, BAR/CERYE, box 12.

[85] Dans la première moitié des années vingt, c'est Nadine Somov qui a rempli le rôle de secrétaire en Europe.

à Berlin, Nadine Somov et ses aides Boris Ermolov et Vladimir Rayevsky.[86] En 1924, la section berlinoise fut transférée à Paris avec ses boursiers, et le comité prit possession d'une partie des locaux de l'Institut slave, rue Michelet: la section parisienne devint alors le siège principal du comité en Europe. À son apogée, vers le milieu des années vingt, l'activité du comité prit une ampleur considérable: à titre d'exemple, en 1924–25, il finançait environ quatre cents étudiants, pour la plupart en France, et cinq cents enfants dans les écoles en Bulgarie. Parmi les boursiers en France, on comptait entre autres le littéraire et slavisant Dimitrij Stremouchov et l'égyptologue Michel Malinine.

Vers la fin des années vingt, le comité a fortement réduit son activité; en 1934, il y avait encore quelques boursiers, mais en 1934–35, la distribution de bourses cesse définitivement. Il s'agissait moins, selon Boris Ermolov, secrétaire exécutif du comité pour l'Europe occidentale, d'un déclin que d'une nouvelle orientation nécessitée par les travaux de Whittemore à Istanbul: le comité avait plutôt intérêt, désormais, à subventionner les étudiants en art byzantin ou en langue grecque, en relation directe avec le Byzantine Institute of America qui avait à l'époque trois ans.[87] Mais la véritable raison expliquant la cessation des activités du comité, c'est que Whittemore cherchait alors à collaborer avec les savants soviétiques: à la fin des années vingt, il a voyagé en U.R.S.S. où il a repris contact avec des archéologues, des historiens de l'art et des restaurateurs. Il en a rapporté plusieurs ouvrages dédicacés, actuellement conservés à la Bibliothèque byzantine à Paris. Ainsi d'un exemplaire de *Orient oder Rom* de Josef Strzygowski, où une feuille collée porte un texte dactylographié signé de la main de Whittemore: "This copy of *Orient oder Rom* was sent by Strzygowsky to D. Ainalov. Ainalov gave it to me in 1925 when I was seeing him in Leningrad daily. He was living in two rooms near the porte cochère of the Cheremetev Palace on the Fontanka. The pencil notes are in the hand of Ainalov."[88]

Du nouvel intérêt de Whittemore pour le développement de la science soviétique en matière de conservation et de restauration des monuments de l'ancien art russe et de l'art byzantin, témoignent son texte intitulé "The Place of Four Icons in the History of Russian Art" dans le *Deuxième recueil dédié à la mémoire de Théodore Uspenskij,*[89] aussi bien que des documents conservés à la Bibliothèque byzantine, notamment une traduction anglaise du texte d'Alexandre Anissimov sur la période prémongolienne de la peinture russe, faite par Vladimir Rayevsky en 1928.[90] Parallèlement, Whittemore s'est naturelle-

[86]Le bref résumé ici proposé de l'activité du Comité s'appuie sur une première étude du fonds du Committee for the Education of Russian Youth in Exile, conservé actuellement dans les Bakhmetieff Archives, Rare Book and Manuscript Library, Columbia University, New York (BAR/CERYE). Il contient 35 000 unités de conservation et n'a encore jamais été étudié.

[87]"Dear Mr. Gano, I acknowledge with thanks the receipt of your letter of April 16th with a cheque for $134—to be distributed among our stipendiates in May. In sending them this subvention I have warned them that the June subvention will be the last and that under no circumstance the Committee can take the responsibility of a further prolongation of its help. Personally, I believe that if such a help could be possible next school year, we should direct it in a different way and give subventions only to students having a certain connection with the work of the Byzantine Institute: studying Byzantine Art, Greek language, and who could usefully assist the B. I., if necessary, in future" (B. Ermolov à S. Gano, le 1 mai 1934, BAR/CERYE, box 12, folder Correspondence 10).

[88]BB (D. VI. 11).

[89]*L'Art byzantin chez les slaves: l'ancienne Russie, les slaves catholiques* (Paris, 1932), 212–18.

[90]A. Anissimov, *The Pre-Mongolian Period of the Old Russian Painting* (*Voprosy restavracii,* vol. 2), trad. V. N. Rayevsky (1928), soixante-douze pages dactylographiée (BB).

ment efforcé de faire disparaître toute mention de ses relations avec les émigrés russes.[91] Cette volonté contribue à expliquer que son activité de soutien aux émigrés russes soit restée relativement méconnue des chercheurs travaillant sur l'histoire de l'émigration.[92]

Whittemore et le soutien aux réfugiés de guerre

Le Byzantine Institute of America trouve donc son origine dans le Committee for the Education of Russian Youth in Exile; mais, si l'on recule dans le temps, on s'aperçoit que celui-ci, à son tour, ne fut que la continuation d'autres institutions inspirées par Whittemore, qui se succédèrent à partir de 1916. On en trouve un aperçu dans un texte de Seth Gano daté du 22 décembre 1924 et intitulé *Committee for the Education of Russian Youth in Exile,*[93] où l'on apprend l'existence de deux institutions antérieures: Refugees in Russia, et le Committee for the Rescue and Education of Russian Children. Cette succession a correspondu aux trois phases de l'activité de Whittemore: actions générales de soutien entre 1916 et 1919 (Refugees in Russia); coexistence entre ces actions et des actions éducatives entre 1919 et 1921 (Committee for the Rescue and Education of Russian Children);[94] actions uniquement éducatives à partir de 1922 (Committee for the Education of Russian Youth in Exile).

Les documents conservés dans les archives de Columbia University à New York permettent de retracer l'activité de Whittemore en Russie avant la constitution en 1922 du Committee for the Education of Russian Youth in Exile. Le début de cette activité remonte à 1915 lorsque, après la défaite militaire russe, de grandes masses de réfugiés se précipitèrent vers l'est de la Russie. Ce sont eux dont Whittemore, à l'origine, se préoccupa: "Thomas Whittemore's work for Russia began in 1915, when during the retreat from Galicia of the Russian Army under Grand Duke Nicholas, the country was devastated, the cities burned, and the people driven from their homes, to prevent provisioning of the advancing enemy. A tide of millions of destitute peasants, mostly women, old men and children, swept into Russia in a great migratory wave, driven before the army, and rivers of human misery poured over the land. Typhus, cholera and typhoid thinned their ranks. Starvation and untold suffering were their daily lot. Mr. Whittemore, who was in the Balkans when the disaster came, hastened, and did what he could single-

[91] Boris Ermolov avançait cette raison pour expliquer le refus de Whittemore, en 1933, de communiquer le nombre de boursiers soutenus par le Committee for the Education of Russian Youth in Exile en Europe Occidentale entre 1921 et 1932, et la somme totale dépensée par son comité, à Michail M. Fedorov, président de l'Association d'aide aux étudiants émigrés russes (Paris), qui préparait un ouvrage consacré au travail éducatif parmi les émigrés russes au cours des dix dernières années: "He does not want now his name to be published in connection with anything dealing with Russian emigrants abroad, which is quite natural. . . . I think that the actual archaeological work of Mr. Whittemore and his relations with Soviet scientists obliging him to avoid conspicuous connections with Russian emigrants would be a sufficient explanation" (B. Ermolov à S. Gano, le 8 février 1933, BAR/CERYE, box 12, folder Correspondence 10).

[92] Le nom de Whittemore est absent dans l'ouvrage de N. Struve, *Soixante-dix ans d'émigration russe, 1919–1989* (Paris, 1996). M. Raeff ne lui consacre que quelques lignes dans *Russia Abroad: A Cultural History of the Russian Emigration, 1919–1939* (New York–Oxford, 1990; édition russe [Moscou, 1994], 43).

[93] BAR/CERYE (box 17, file 6).

[94] Selon Gano, le comité s'intitulait entre 1919 et 1922 "Committee for the Rescue and Education of Russian Youth in Exile," tandis que, dans la plupart des documents de l'époque, il est mentionné comme "Committee for the Rescue and Education of Russian Children."

handed, with some help from the Grand Duchess Tatiana Committee, to relieve the suffering."[95]

Auparavant, Whittemore avait déjà eu l'expérience du problème des réfugiés de guerre, d'abord en Bulgarie en 1912, où il était allé dans le cadre de ses intérêts archéologiques,[96] et ensuite au nord de la France, où il se trouva au début de la Grande Guerre en "service médical actif": "In 1914, before Canteen or Red Cross service was established, Mr. Whittemore found hundreds of wounded soldiers on the quays at Calais, waiting for transportation to England. They were hungry and cold; nothing was being done for them. He bought tea and biscuits and induced the people to bring hot water and help him to feed these men. The people of the place kept up their work, while Mr. Whittemore went to Boulogne and other ports to institute the same service. Going farther into France, he found 'acres of wounded' undergoing operations without anaesthetics. He cabled to America for money and then travelled between London, where supplies could be bought, and the improvised French Hospitals, carrying chloroform and other necessities."[97]

Ce texte, tiré d'un document au titre éloquent, *Facts to be used wholly or in part in introducing Mr. Thomas Whittemore,* a dû être rédigé selon les consignes de Whittemore lui-même, qui était extrêmement attentif à la construction de sa propre image et à la fortune posthume de son œuvre: plus tard, il laissera des dispositions précises concernant son legs littéraire afin qu'il soit examiné et éventuellement publié sous forme de "historical record."[98] Dans ce document, l'œuvre de Whittemore en Russie apparaît donc comme celle d'un sauveur, d'un ange gardien, "frère parmi le peuple": "He went like a brother among the people, distributing food and medicine with his own hand, consoling the sick and dying, trying to encourage the able bodied to work and improve conditions."[99]

C'est en ces termes qu'est décrit son travail pour les réfugiés de guerre au sein du comité de soutien présidé par l'une des filles du tsar, Tatjana Romanov. L'ouest de la Russie était dévasté par l'armée russe qui reculait en pratiquant la politique de la terre brûlée. Les populations déplacées, affamées, se fixèrent dans la province de Samara, où le gouvernement arrangea des baraques dans lesquelles on dormait sur des bancs à quatre rangées, propices à la propagation rapide de maladies comme le typhus. Whittemore chercha à agir à la fois individuellement et à travers le comité de Tatjana. En tant qu'agent de ce comité, il obtint l'autorisation de circuler librement dans toute la Russie pour organiser et surveiller l'aide aux réfugiés.

Au cours de l'été 1916, il revint en Amérique et fonda son premier comité, Refugees in Russia, avec des sections dans plusieurs villes, dont la seule permanente fut la section bostonienne. Parmi les membres de cette section figurent Mr. et Mrs. Ralph Adams Cram, Katharine P. Loring, Mary C. Wheelwright, Mrs. Roger Wolcott, et d'autres, qui tous joueront un rôle actif dans les diverses institutions dirigées par Whittemore, toujours épaulé par Seth Gano comme trésorier.[100] Whittemore devint l'agent du comité en Russie

[95] S. Gano, *Committee for the Education of Russian Youth in Exile* (22 décembre 1924), p. 1.

[96] "In 1912 my archaeological studies took me to Bulgaria, where after the Balkan Wars I worked to some extent with the Bulgarian refugees": *Relatia [sic] of My Journey in Russia: November–December 1915 and January & February 1916,* p. 1, BAR/CERYE, box 20, folder Constantinople, 1919–22.

[97] Texte dactylographié daté "1917, 1918–1919," p. 1, BAR/CERYE, box 17, file 2.

[98] *Testament of Thomas Whittemore,* §16. Cette tâche n'a pas été assurée par ses trustees.

[99] *Facts to be used wholly or in part in introducing Mr. Thomas Whittemore,* p. 1.

[100] BAR/CERYE, box 22, folder "Refugees in Russia—Boston Committee (1916)."

et utilisa l'argent rassemblé pour les besoins des réfugiés.[101] Il devait poursuivre cette activité sous le gouvernement provisoire et sous les Bolcheviks. Chaque année, il faisait de brefs séjours en Amérique afin de trouver de nouveaux soutiens politiques et financiers; il y donnait des conférences sur l'état de la Russie et en rapportait de l'argent et des provisions. L'un de ces voyages est souvent mentionné dans les documents: Whittemore aurait quitté la Russie au cours de l'été 1917 et y serait revenu en novembre en passant par le Japon et la Sibérie, avec, comme bagage personnel, soixante caisses de provisions et des milliers de dollars.[102]

L'aide apportée par Whittemore fut distribuée dans les orphelinats, les hôpitaux, les camps de réfugiés et les foyers qui abritaient leurs enfants, à Nizhnij-Novgorod, Kazan, Samara, Irkutsk, Vjatka, Vologda. Travaillant en collaboration avec les Zemstvos russes et avec des personnes indépendantes, Whittemore apporta son concours à un grand nombre d'institutions et d'organisations charitables. Après la Révolution d'octobre, l'aide aux réfugiés devint de plus en plus difficile: des groupes d'enfants furent transférés des villes vers les campagnes, dans les manoirs de la noblesse; en juin 1918, deux mille dollars furent dépensés pour semer des pommes de terre; des écoles furent également organisées pour apprendre aux enfants à survivre par eux-mêmes: les filles apprenaient à coudre, les garçons à fabriquer des chaussures.

Whittemore et le soutien aux émigrés russes

Revenant en Russie au printemps 1919, Whittemore ne put prendre la route de Pétrograd et dut passer par Constantinople pour rejoindre le sud de la Russie. Un an plus tard, le 19 février 1920, il relatait cet épisode dans une conférence au Boston Committee for Russian Relief, dans le salon du Copley Plaza Hotel à Boston: "Mr. Chairman, ladies and gentlemen, after speaking to you here in Boston about a year ago, I went to Constantinople, expecting to find my way immediately to Russia; but it was just after the fall of Odessa, and I found that Constantinople had become a Russian city. The streets were flowing with Russians. There were grand dukes and Cossacks and peasants and princes, and I saw that there was work to be done for the Russians there, for the Russian refugees."[103]

Sur les conseils du haut commissaire des États-Unis à Constantinople, l'amiral Marc L. Bristol, Whittemore réquisitionna l'église allemande à Constantinople afin de la transformer en dortoir pour les convalescents. L'objet du comité, précisait-il, était de secourir en priorité les réfugiés russes qui retournaient en Russie, à Ekaterinograd, "where the

[101] Copie d'une lettre de S. Gano à K. Loring, le 15 juillet 1919, BAR/CERYE, box 15.

[102] "He returned to Russia after a short trip to America in November 1917, by way of Japan and Siberia, taking shoes and surgical supplies. In Japan, where he had a committee organized and working for him, he secured drugs, hospital supplies and clothing, although an embargo had been placed by the allies on all goods destined for Russia, he was able to enter and cross Siberia with sixty cases of supplies as luggage, jealously guarded by him in the baggage car. On the way he met the American Embassy staff coming out of Russia, but found the American Ambassador, Mr. Francis, at Vologda and continued his work with the sympathetic assistance of Mr. Francis and of the late Mr. Madden Summers, Consul General." Gano, Committee for the Education of Russian Youth in Exile, pp. 1–2.

[103] *Address of Charles Eliot & Thomas Whittemore,* le 19 février 1920, stenographic record, p. 2, BAR/CERYE, box 20. Sur Constantinople, "ville russe," voir P. Dumont, "Les années blanches," en S. Yerasimos, éd., *Istanbul, 1914–1923: capitale d'un monde illusoire, ou l'agonie des vieux empires* (Paris, 1992), 184–203; et J. Deleon, *The White Russians in Istanbul* (Istanbul, 1995).

great General Denikin had his headquarters"[104] (Fig. 26). À partir de ce moment, l'activité de Whittemore change d'orientation: désormais, elle est liée aux Russes "blancs," aux émigrés, et se recentre sur le sud de la Russie et sur Constantinople, d'abord, puis seulement sur Constantinople, et, à partir de 1922, sur les pays d'accueil de la diaspora russe en Europe.

Toutes les couches de la société et tous les niveaux culturels étaient représentés parmi les Russes rassemblés à Constantinople, ce qui, pour les organisations de soutien, constituait une situation complètement nouvelle. Whittemore fut, semble-t-il, un des premiers à s'en rendre compte et à réorienter, en conséquence, son activité vers les tâches culturelles et éducatives, dont la première fut la construction d'écoles.[105] Cette nouvelle stratégie, après avoir rencontré quelques réticences à Boston,[106] finit par s'imposer; dorénavant, le soutien offert par Whittemore aux réfugiés russes se situera exclusivement dans le domaine de l'éducation, d'abord pour les enfants des réfugiés, ensuite pour les étudiants.

Cette orientation n'était pas dénuée d'intentions politiques: l'intervention américaine pour la sauvegarde de la culture russe, selon Whittemore, devait empêcher que, conformément à la tradition, l'Allemagne s'assurât la primauté sur ce terrain. Ainsi expliquait-il à Katharine Loring le besoin urgent d'organiser l'impression de livres et de manuels en langue russe: "Leipzig printed great quantities of Russian books before the war. Leipzig today will print Russian books cheaper than they can be printed elsewhere. Shall we let Russia go back to Leipzig for her books, or shall we help her establish new printing relations in America and England? This is an indication of how all Russian life will flow back to Germany unless new canals are out for it."[107]

Aider la Russie pour faire obstacle à la suprématie de l'Allemagne et pour accroître le rôle international des États-Unis: telles étaient les motivations qui ont poussé Whittemore en Russie pendant la Grande Guerre et pendant les premières années qui ont suivi la Révolution d'octobre; tel était, du moins, le sens de ses conférences sur l'état de la Russie, devant le public américain, destinées à mettre en garde l'opinion publique contre l'éventualité d'une coalition russo-allemande et à encourager l'engagement américain pour la "Russie véritable."

Pourquoi ce souci? Parce que, au-delà du soutien aux réfugiés, avec sa dimension politique, la Russie, les Russes, la vie russe constituaient un des intérêts fondamentaux de Whittemore, et ceci depuis une date assez éloignée: selon Igor Grabar, Whittemore avait étudié les icônes en Russie dès 1911.[108] Cette connaissance de la Russie, nourrie par une curiosité et une sensibilité aiguës, a fait de Whittemore un témoin privilégié des années cruciales de la guerre et de la Révolution. Voici comment Charles W. Eliot, par exemple, le présentait lors de sa conférence de février 1920 à Boston:

[104] *Address of Charles Eliot & Thomas Whittemore,* p. 3.

[105] Le 13 mai 1920, il demande à son trésorier de l'argent pour acheter des livres et d'autres objets scolaires et pour organiser l'impression de manuels en cyrillique (câblogramme de T. Whittemore, de Constantinople, à S. Gano, c/o Lee Higginson & Co., Boston, le 13 mai 1920; BAR/CERYE, box 15, folder Correspondence Whittemore II, 1918–21).

[106] Voir une copie de la lettre de S. Gano à Whittemore, le 21 juillet 1920, BAR/CERYE, box 15, folders Gano–Whittemore.

[107] Brouillon de lettre de Whittemore à K. Loring, American Embassy, Constantinople, le 16 mai 1920, p. 2, BAR/CERYE, box 15.

[108] I. Grabar à V. M. Grabar, le 30 avril 1929, en I. Grabar, *Lettres, 1917–1941* (Moscou, 1977), 214.

> Mr. Whittemore is much the most interesting and convincing witness on Russia that I have heard during the last six years. He is the only witness, coming from Russia, who has been able for four years past to understand and speak Russian, and to find his way about the country without any guide whatever, and to deal with all sorts and conditions of men directly, personally, without the intervention of any agent. That alone makes him supremely interesting as a witness to the condition of things in Russia.
>
> He began to go to Russia in 1908 and had made many studies of the Russian people, their art, their church, before the war began. And he has been steadily in Russia ever since 1916."[109]

Même tonalité dans une lettre rédigée par l'amiral Bristol, à la demande de Seth Gano, et datée du 13 novembre 1923: "I have known Mr. Whittemore for over four years and a half. During that time he has visited Constantinople frequently while at the same time spending much time in Russia.[110] From the very beginning I found him most interested in everything pertaining to Russia and also that he had been quite familiar with things in that country before the war, especially with the personal and artistic side of life, and has continued that interest ever since I have known him."[111] Témoin direct et par là même irremplaçable, Whittemore pouvait proposer à la société bostonienne des récits de première main, et d'une brûlante actualité, sur la situation en Russie. Lors de sa conférence de février 1920, il fit une description détaillée de l'état dans lequel il avait trouvé la ville d'Odessa, où il était arrivé six heures environ après le départ des Bolcheviks, en venant de Constantinople: compte rendu de sa visite sur les lieux où étaient installés la TchK et l'Osvag (bureau de propagande), sur la politique des Bolcheviks envers les enfants, enfin sur la puissance de l'Armée rouge et la défaite du général Dénikine, qu'il connaissait personnellement. Il conclut en évoquant la question de la terre et le problème du blocus économique imposé par les Alliés à la Russie—stratégie redoutable, selon lui, puisqu'elle servait surtout les Bolcheviks.

Les lettres Whittemore, en forme de journal, constituent un autre témoignage: il y décrit, jour après jour, des événements historiques de première importance, à commencer par la révolution de février 1917. Il fait alterner des descriptions de scènes de rue, des observations d'ordre général et des synthèses sur le "caractère russe," en se fondant à la fois sur son intérêt pour les gens simples et sur ses relations avec des personnalités, puisqu'il connaissait aussi bien l'une des filles du tsar, le patriarche Tikhon et les ministres du gouvernement provisoire à Pétersbourg, que les dirigeants bolcheviks à Moscou et les commandants des armées blanches dans le sud de la Russie.[112] Dans un texte publié en 1919 sous le titre "The Bolshevist and the Cubist" dans *The Touchstone and the American Art Student Magazine,* il parle de sa visite de la galerie Chtchoukine peu de temps après la Révolution d'octobre, guidé par le célèbre collectionneur. Sa description évoque la réception du cubisme, notamment de l'œuvre de Pablo Picasso, par les visiteurs russes, qui voyaient, selon lui, un reflet de l'actualité en Russie dans cette "destruction formelle." Et Whittemore renchérissait:

[109] *Address of Charles Eliot & Thomas Whittemore,* p. 1.

[110] On a corrigé le texte de la lettre où, sans doute par une erreur de dactylographie, le mot "Russia" a été remplacé par une répétition du mot "Constantinople."

[111] M. Bristol à S. Gano, United States High Commission, American Embassy, Constantinople, le 13 novembre 1923, BAR/CERYE.

[112] Voir les réponses au questionnaire de l'American Red Cross: American Committee for the Relief of Russian Refugees, Lee Higginson & Co., BAR/CERYE.

> The creations of Picasso are preternatural, they are permeated with the anguish and terror of existence—the fear of birth and death.
>
> All the violence and change and growth of Russia since the Revolution began are mirrored here. It is not I alone who say so. Left to myself I might not have caught the analogy.
>
> It is Russians themselves who find here their own "madded" land.
>
> "Don't you see," Mr. Schoukine said to me one day, "It is Russia." And surely as one stands in this room with the silent, suffering people, one discerns there in this misty mirror the dim outlines of their own enigmatic visage.[113]

Ce jugement sur l'œuvre "destructive" du Picasso cubiste place Whittemore en continuité avec une certaine tradition russe, dont témoignent les textes de Nikolaj Berdjaev, Jakov Tugendhold ou Georgij Čulkov, publiés en 1913–14.[114] À titre d'exemple, voici comment Berdjaev commençait son article sur Picasso: "Quand on entre dans la salle Picasso de la Galerie S. I. Chtchoukine, on est envahi par un horrible sentiment de terreur; cette sensation est liée non seulement à la peinture et au destin de l'art, mais aussi au destin de la vie cosmique."[115]

Dix ans de présence en Russie, et une telle sympathie avec la sensibilité russe, ont ainsi fait de Whittemore un interlocuteur privilégié aussi bien pour les Russes de l'intérieur que pour les exilés à Constantinople puis en Europe: avec lui ils pouvaient collaborer et établir une relation de confiance, ce à quoi rend hommage une dédicace du père Pavel Florenskij sur un exemplaire de *Colonne et fondement de la vérité* (Moscou, 1914) conservé actuellement à la Bibliothèque byzantine, où l'auteur résume l'enjeu spirituel de l'activité de Whittemore, en écho à leurs discussions sur le destin de la Russie et sur la mission de l'Amérique (Fig. 27):

> To Thomas Whittemore from the author.
>
> Emplis de tristesse et de désespoir, nous avons coutume de penser: l'Ouest est à notre Ouest. Mais, tournée vers l'Est par la volonté de Dieu, notre Patrie biface voit de nouveau sa voisine, maintenant—à son Est. L'Est de notre Est,—ne serait-ce pas ceci? J'interroge l'âme de l'Amérique avec un timide espoir. Qu'il en soit ainsi—et une nouvelle lumière s'ouvrira au monde. La rencontre, pour moi flatteuse, avec le fils de l'Amérique m'a permis de lui poser cette question.
>
> 1918 V, 9 (22), Moscou, Jour de Saint Nicolas Thaumaturge.
>
> Prêtre Pavel Florenskij[116]

Cette conception de la Russie en tant que pays biface, tourné à la fois vers l'Est et vers l'Ouest, a profondément imprégné la psychologie du peuple russe, sa culture, sa littérature et son art depuis les origines. Le lien traditionnel établi en Russie entre identité culturelle et identité nationale explique que les milieux russes proches de Whittemore aient vu dans la "destruction systématique de la culture" par la révolution et la guerre civile un danger pour la vie nationale russe toute entière. La destruction de la culture,

[113] T. Whittemore, "The Bolchevist and the Cubist," *The Touchstone and the American Art Student Magazine* 4 (janvier 1919), 318.

[114] G. Čulkov, "Demony i sovremennost' (Mysli o francuzskoj živopisi)" (Démons et modernité: Pensées sur la peinture française), *Apollon*, n° 1–2 (janvier–février 1914), 64–75; J. Tugendhold, "Francuzskoe sobranie S. I. Ščukina" (La collection française de S. I. Chtchoukine), *Apollon*, n° 1–2 (janvier–février 1914), 5–46; N. Berdjaev, "Picasso," *Sofia*, n° 3 (mars 1914), 57–62. Pour les textes en langue française, voir le dossier *La Russie et Picasso, Les Cahiers du Mnam*, n° 4 (avril–juin 1980), 299–323.

[115] Berdjaev, "Picasso," 57; traduit du russe.

[116] *Stolp i utverždenie istiny* (BB; S VIII. 20); traduit du russe.

par la persécution des individus et par l'anéantissement du système d'éducation, était considérée comme "le plus grand crime des Bolcheviks."[117] Afin de reconstruire cette culture, il fallait donc réinstaurer un système d'écoles à tous les niveaux et faire redémarrer l'activité culturelle en dehors des écoles, en faisant appel à l'Amérique et à son messager, Thomas Whittemore: "America is the only country that seems to be in ordinary conditions of life and to her that falls the magnificent and noble task of preserving the world's culture," écrivait une correspondante russe de Whittemore. "So it is to the Americans that I address myself with this letter and ask them to take in consideration what I have honour to present to them and to give me an opportunity of developing in detail my plan of reconstruction of Russian culture."[118]

Témoin de l'exode des Russes à Constantinople, l'archéologue américain a été l'un des premiers à prêter l'oreille à cet appel et à vouloir "préserver la vie nationale russe en exil"[119] pour répondre aux besoins profonds de la Russie: "Tout le reste est temporaire et provisoire. Ceci seulement influencera le futur de la Russie."[120] En premier lieu, il a cherché à créer les conditions d'une éducation en langue russe, dans des écoles russes, avec des manuels et des professeurs russes, pour les enfants: "Some one may say," écrivait Whittemore à Katherine Loring, de Constantinople, le 16 mai 1920 "why not put these children into American, French, English, and Greek schools? It is just not to do this that we work."[121]

Dans un deuxième temps, il a pensé à mettre sur pied un programme permettant aux étudiants russes de poursuivre leurs études dans les universités européennes, répondant ainsi à un vœu exprimé parmi les exilés: "The only hope for Russia is to have a fraction of the *sane and cultured* class return, so that the regeneration of Russia shall not be set back for another generation."[122] Voici comment l'amiral Bristol a décrit ce tournant dans l'activité de Whittemore: "When the refugees began to pour out of Russia as a result of the Bolshevik revolution, Mr. Whittemore had in mind the saving to the world and to Russia those minds which had developed art, literature and the sciences in Russia. In carrying out this idea he desired to select from the refugees those young men who could continue their education or be educated in the arts and sciences, and, where possible, under the old professors from Russia, so that some day, if it were possible, these young men thus educated could go back to assist Russia in her reconstruction. In this education it was desired that these young men should retain the best of Russian psychology and of Russian sentiment and thus have at heart the true interests of Russia."[123]

Dans son ensemble, l'activité de Whittemore au sein du Committee for the Education of Russian Youth in Exile s'inscrivait dans un projet vaste et ambitieux, qu'on pourrait qualifier aujourd'hui d'utopique: au lendemain de la débâcle des armées blanches, il s'agissait de sauvegarder hors de Russie une "véritable culture russe," préservée de "l'es-

[117] Mme Bobrinskoy à Whittemore, Constantinople, le 14 mai 1922, 1, BAR/CERYE, box 20, file "On the Bolcheviks."

[118] Ibid., p. 2.

[119] Whittemore à Miss Loring, le 16 mai 1920, 1 ("to preserve Russian National life in exile").

[120] Whittemore à S. Gano, le 8 juin 1921, BAR/CERYE, box 15.

[121] Whittemore à Miss Loring, le 16 mai 1920, p. 1.

[122] Texte signé par Eugène Nebolsine et daté du 10 novembre 1922, p. 4 (BAR/CERYE, box 20, file "On the Bolcheviks").

[123] M. Bristol à S. Gano, United States High Commission, American Embassy, Constantinople, le 13 novembre 1923, BAR/CERYE.

prit de décadence" de certaines cultures européennes. Les lettres envoyées à Whittemore entre 1922 et 1924 par un de ses boursiers, Vladimir Rayevsky, étudiant en littérature à Berlin avant de devenir un des principaux collaborateurs du Committee for the Education of Russian Youth in Exile puis du Byzantine Institute of America à Paris, témoignent de cet état d'esprit.[124] Rayevsky y raconte ses études en philologie romane et germanique, faites "pour la Russie, uniquement pour la Russie . . . uniquement pour cette étrange, mystérieuse Russie." Après avoir beaucoup voyagé pendant trois ans, avoir fait de nombreuses rencontres et avoir risqué sa vie sur les champs de batailles de la guerre civile, il déclare que son choix d'origine, pour de telles études, s'est avéré juste.[125] Convaincu de la haute importance de ces études pour une future reconstruction de la culture russe, Rayevsky vouait un grand respect au travail de Whittemore contre la "mort spirituelle" de la Russie: "Russia never ceased to be great, even in its distress. But in the latter case, it could see better and clearer its very friends. And as the work of Mr. Hoover has saved the Russian population from the hunger, death, just as your work, dear Mr. Whittemore, shall certainly save Russia from the most horrid kind of death, not from physical, but from spiritual one, to which it is now approaching (as there are no persons in the country younger than 25, who could read or write, the popular education does not exist at all now), from the extinction of cultural striving."[126] C'est dans ce contexte qu'a pu se développer l'image de Whittemore comme messager de Dieu. En concluant sa conférence à Boston le 19 février 1920, Whittemore citait trois lettres qui lui avaient été adressées par des Russes, dont une provenant de Kharkov: "The School for Blind Children in Kharkoff has great need of everything and, kept up only by gifts, is in a critical position actually because of the civil war and unrest in Russia. Unhappy blind children starve and suffer from the cold and lack of clothes. But in this time God himself thus sent a messenger from the great American nation, who provided the children with material for clothes at his first coming, and now as winter approaches he comes again, probably through the prayers of the children, and has brought with him money for the vegetables which are needed through the winter. As the curator of the school, and in the name of all the blind children I express my hearty and deep gratitude of the highly munificent institutions and its messenger."[127]

Dès le début de son engagement dans la Grande Guerre, Whittemore s'est présenté en messager de la grande nation américaine, sauveur des réfugiés. Dans les années 1916–19, il a précisé cette image du côté des réfugiés russes; enfin, à partir de 1919, il l'a étendue en apparaissant comme le sauveur de la nation russe toute entière. C'est ce rôle charismatique qu'il endosse sur une photographie prise lors d'un repas de Noël en 1926,

[124] Dans la lettre à Whittemore de Berlin le 15 juin 1922, V. Rayevsky parle de la décadence de la culture allemande, imprégnée d'un esprit de revendication, en la comparant avec la culture russe qui, tout en nécessitant un "spiritual revival," est pourtant davantage digne d'espoir (BAR/CERYE, box 15).

[125] "One can never know one's self without comparing with others similar ones, that is, why here in exile we feel ourselves more Russians than when having been at home; then it was not remarked, then it seemed a self-evident truth. To bring there the knowledge of Western soul expressed in language, art, literature, to expose it in the whole beauty of its historical development, to show the ways of foreign thought by wakening conscience of our own ways, to serve as a little piece of gravel in the mighty process of building Russian culture, is that really quite useless task, is that complete aimlessness, as the noisiest authorities of our time 'try to prove sometimes'" V. Rayevsky à Whittemore, Berlin, le 14 mars 1924, BAR/CERYE, box 15.

[126] Ibid.

[127] *Address of Charles Eliot & Thomas Whittemore,* p. 22.

avec Nadine Somov et les étudiants boursiers du Committee for the Education of Russian Youth in Exile (Fig. 28). Lors de réunions avec ses boursiers, Whittemore prononçait des discours sur la "véritable Russie," dans lesquels il les persuadait que leurs études étaient destinées à servir plus tard la reconstruction de leur patrie en souffrance et les confirmaient ainsi dans la certitude de l'utilité de leur travail pour la nation. En témoignent les lettres de Rayevsky: "You have spoken once to us about this process of the formation of the Russian State and now the persons come from there, relate us about the existence of an other national face of Christian Russia, which is developing little by little under the present unnational and unnatural [*sic*] Government and will appear soon out of the present chaos and deformation. The important role of every educated Russian in the period of the Russian Revival is quite clear."[128]

L'énergie déployée par Thomas Whittemore dans son action pour la Russie et pour les Russes entre 1916 et 1924 s'appuyait sur la conviction que, ce faisant, il influençait directement le processus historique et contribuait même à le créer. Création, vie, mystère—voilà les mots-clés qu'on retrouve dans tous les documents de l'époque pour expliquer le contenu et l'enjeu de son activité:

> Starvation and cold will continue to support anarchy. Organized outside relief is now barred from Russia; but this relief, carried by a well known and trusted individual and dispensed mainly through the Russian people themselves offers a safe and sure means of helping the real Russians to LIVE and to make a beginning of self government.[129]
>
> Now, what is happening in Russia? . . . Russia is changing from a government to a state. It was a government. It has been nothing but a government since Peter the Great started. . . . Now, Russia is passing out of that paternal despotism and Czardom, through this destructive despotism of Bolshevism into freedom in the form of a state. Russia will certainly reappear among the nations in some definite and powerful form of federal union, and it may have, as some think it will have, the casting vote in Europe. . . . I think it is all in the hands of life, you may say. Life is going to solve the question, and life will be equal to the situation. Life is taking it in hand. The form of a state is a mystery, and that is why we cannot understand what is going on in Russia today.[130]

L'espoir de changements imminents en Russie nourrissait cette conviction, qui a donc dû progressivement s'amenuiser dans la seconde moitié des années vingt. Avec elle, l'activité du Committee for the Education of Russian Youth in Exile a perdu sa raison d'être et, parallèlement, au début des années trente, la restitution à l'humanité des mosaïques de Hagia Sophia et la redécouverte de la civilisation byzantine est devenue le moteur intellectuel et spirituel de l'activité de Whittemore. Mais il n'y a pas eu de solution de continuité avec ce qui avait été conçu, préparé et élaboré au cours des deux décennies précédentes, en lien avec les émigrés russes: la preuve en est qu'ils ont continué, de façon certes moins visible et souvent anonyme, à collaborer de manière active au sein du Byzantine Institute of America (Fig. 29).

Paris

[128] V. Rayevsky à Whittemore, le 18 novembre 1923, BAR/CERYE, box 15.
[129] *Facts to be used wholly or in part in introducing Mr. Thomas Whittemore*, p. 2.
[130] *Address of Charles Eliot & Thomas Whittemore*, pp. 18–19, 21.